XI

LES *DIVI* AU MIROIR DE FRONTON

par Rémy POIGNAULT
Maître de conférences à l'Université François Rabelais de Tours

SOMMAIRE. — *Pour ce qui est des* ***empereurs défunts***, ***Fronton***, *dans sa correspondance, s'intéresse particulièrement à leur* ***vie privée***, *leur* ***politique étrangère*** *et leur* ***éloquence***. *Dans le cas de la vie privée, il montre que les princes peuvent accorder une place au plaisir, car il veut inciter Marc Aurèle à prendre du repos et justifier le goût de Lucius Verus pour les spectacles. Pour les guerres extérieures, Fronton présente Lucius Verus comme meilleur général que les empereurs précédents — Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux —, dont il souligne les échecs. Dans le* De bello Parthico, *il mentionne ces défaites pour consoler Marc Aurèle des revers subis alors par ses armées. Fronton, enfin, définit l'éloquence impériale en jugeant celle de César, Auguste, Tibère, Hadrien : elle doit, selon lui, être puissante, efficace, claire.*

EPITOME. — *De principibus qui mortui sunt, in epistulis suis M. Cornelius Fronto praecipue disserit quomodo uitam priuatam egerint, quomodo res externas gesserint, quae iis dicendi facultas fuerit. Quod ad uitam priuatam attinet, docet principes uoluptatibus locum relinquere posse, uult enim Marcum Aurelium impellere ut requiescat et spectaculorum studium quo Lucius Verus effertur comprobare. De externis uero bellis, M. Cornelius Fronto Lucium Verum ducem meliorem esse quam superiores imperatores, Traianum, Hadrianum, Antoninum Pium, quorum detrimenta in maius extollit, ostendit. In libro autem qui* De bello Parthico *inscribitur eae clades ad Marcum Aurelium consolandum cuius exercitus tum offenderint commemorantur. Postremo, C. Iulii Caesaris, Augusti, Tiberii, Hadriani eloquentia aestimata, M. Cornelius Fronto quae sit principum facultas dicendi constituit; quae, ut opinatur, ualida, potens claraque esse debet.*

La survie que les textes littéraires accordent aux empereurs romains est parfois surprenante, relevant du parti pris, du malentendu, de l'*ira* ou du *studium*, de la volonté de servir les intérêts du moment, car le présent projette son ombre sur le passé qu'il examine. Nous voudrions étudier ici la représentation des empereurs défunts dans un texte au statut bien particulier puisqu'il s'agit de la correspondance entretenue par leur maître de rhétorique, Fronton, avec Marc Aurèle et Lucius Verus. Comment et pourquoi parler des *diui* à des Césars ? Nous essaierons de déterminer quelles sont les finalités de la référence impériale dans les lettres adressées aux princes, avant ou après leur accession. Ne perdons toutefois pas de vue qu'au miroir de Fronton l'image des empereurs ne peut qu'être fragmentaire, éclatée, puisque le texte de la correspondance nous est parvenu incomplet, mutilé, pour l'essentiel dans un unique palimpseste séparé en deux, conservé, d'une

part, à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan [1], et, d'autre part, à la Bibliothèque du Vatican [2], et qui a été, en outre, fortement endommagé par les agents chimiques utilisés pour faciliter sa lecture. Il faut y ajouter les vestiges d'un autre palimpseste contenus dans un manuscrit parisien [3].

Dans l'état actuel du texte, mis à part quelques rares mentions des Julio-Claudiens, et, encore plus rares, des Flaviens, il est essentiellement question des Antonins. On peut distinguer trois angles d'approche : la vie privée et les rapports humains, l'activité en matière de politique étrangère, et, ce qui s'impose chez le maître, l'éloquence, ces trois aspects étant liés parce qu'ils relèvent tous de l'art de gouverner. On ne saurait dissocier ici rhétorique et pouvoir, l'enseignement du sénateur Fronton, comme l'a souligné Pierre GRIMAL, ne se réduisant pas à un étroit art de la parole [4].

I. — La vie privée et les rapports humains des Césars

Fronton aborde la question de la vie privée et des goûts personnels des Césars dans deux longues lettres qui ont chacune une finalité bien spécifique, le *De feriis Alsiensibus*, dont Jean-Marie ANDRÉ a montré qu'il s'agit d'une sorte de traité en forme de lettre où Fronton essaie de convaincre en 162 le nouvel empereur d'accorder une place à l'*otium* dans l'emploi du temps impérial, en opposant au « surmenage officiel » « l'idée d'une simplicité, d'une spontanéité naturelle de la détente » [5]; les *Principia historiae*, que l'on date de 165 et qui semblent bien constituer une réflexion de Fronton préliminaire à la composition d'un ouvrage d'histoire où serait exaltée la guerre parthique de Lucius Verus, ouvrage que nous ne possédons pas et que la mort, sans doute, empêcha Fronton d'écrire [6]. Le co-empereur lui avait demandé de rédiger ce livre en proposant de lui fournir toute la documentation nécessaire et en lui donnant des directives d'une manière qui n'est pas sans rappeler Cicéron écrivant à Lucceius pour immortaliser son consulat.

1. Ambrosianus 147.

2. Vaticanus Lat. 5750.

3. Parisinus Lat. 12161. Cf. l'étude de B. BISCHOFF, *Der Fronto-Palimpsest der Mauriner*, dans *Bayerische Akademie der Wissenschaften*, 1958, 2, p. 3-31.

4. P. GRIMAL, *Ce que Marc Aurèle doit à Fronton*, dans *R.É.L.*, 68, 1990, p. 151-159 : « Fronton ne fut pas seulement un maître d'éloquence pour Marc Aurèle, mais aussi un précepteur, un conseiller de sa jeunesse » (p. 154).

5. J.-M. ANDRÉ, *Le* De otio *de Fronton et les loisirs de Marc Aurèle*, dans *R.É.L.*, 49, 1971, p. 240.

6. La deuxième édition de Fronton par M. P. J. van den HOUT, Leipzig, 1988, montre que le texte n'est pas, comme on le croyait jusque-là, constitué d'une courte lettre à Marc Aurèle suivie d'une autre adressée à Lucius Verus, mais d'une seule lettre à Marc Aurèle ; d'ailleurs, Lucius est toujours désigné à la troisième personne. C'est un fait qui va à l'encontre de la thèse de P. V. COVA, *I* Principia historiae *e le idee storiografiche di Frontone*, Naples, 1970, et ID., *Marco Cornelio Frontone*, dans *A.N.R.W.*, II, 34, 2, 1994, p. 895-897, qui y voit une *recusatio* où le vieux maître refuserait avec habileté la demande que Lucius lui avait faite de rédiger l'histoire de sa guerre parthique, point de vue critiqué déjà par P. STEINMETZ, *Untersuchungen zur römischen Literatur des zweiten Jahrhunderts nach Christi Geburt*, Wiesbaden, 1982, p. 151-153, mais suivi encore par M. A. LEVI, *Ricerche su Frontone*, dans *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei*, 1994, p. 256-257. Sur cette question, cf. dernièrement M. L. ASTARITA, *Frontone oratore*, Catania, 1997, p. 16-17, n. 23, qui considère que Fronton écrit à Marc Aurèle pour lui indiquer qu'il a l'intention de faire l'éloge de l'entreprise de Lucius en le comparant à Trajan.

C'est donc à la fois dans une lettre parénétique et dans une lettre à caractère fortement encomiastique qu'interviennent les notations sur la personnalité des Césars. Dans le *De feriis Alsiensibus*, outre les exemples de Romulus, de Numa ou des philosophes, Jules César et Auguste viennent au secours de la démonstration, mais par le biais de la prétérition et pour leur conduite sexuelle : *Nihil de Caio Caesare dico acerrimo Cleopatrae hoste, nihil de Augusto Liuiae uiro*[7]. Une note marginale de la seconde main du manuscrit précise : *Gaius Caesar hostis Cleopatrae, post moechus*[8]. Mais l'insinuation est plus éloquente qu'un long développement et elle se justifie, en outre, par le caractère paradoxal de l'argument, la conduite sexuelle des dirigeants étant d'ordinaire un sujet de critique. Nous sommes loin, en effet, de l'indignation plus ou moins marquée de Lucain, qui présente César comme un vieillard victime de sortilèges (*Guerre civile*, X, v. 360), de Dion Cassius (42, 35, 1), d'Eutrope, qui parle de *consuetudinem stupri*[9] ou de Jérôme, qui accuse César d'avoir assuré le trône à Cléopâtre *ob stupri gratiam*[10]. Quant à Auguste, on sait qu'il y eut à Rome des voix pour décrier l'empressement avec lequel il enleva à son époux Livie qui attendait un enfant légitime[11], mais ce qui est visé ici semble davantage la sexualité débordante d'Auguste, favorisée, si l'on en croit Suétone, par Livie, qui le pourvoyait en vierges[12]. Non qu'il hisse la débauche au rang d'*exemplum* à imiter, il s'agit pour Fronton de suggérer à son ancien élève par ces allusions que les plus grands hommes politiques ont su réserver du temps à leurs plaisirs ; et le maître présente à Marc Aurèle comme une antithèse pour l'inciter à tempérer son austérité.

De la même façon, Trajan est utilisé comme *exemplum* rhétorique au service d'une morale humaine : *Proauus uester summus bellator tamen histrionibus interdum sese delectauit et praeterea potauit satis strenue; tamen eius opera populus Romanus in triumphis mulsum saepius bibit*[13]. Peut-être faut-il voir dans ce goût pour les histrions une édulcoration frontonienne des tendances homosexuelles de Trajan signalées par de nombreuses sources

7. 230, 6-7 (nous citons toujours le texte de Fronton dans l'édition de M. P. J. van den HOUT, Leipzig, 1988, avec notre traduction) « Je ne dis rien de Caius César, l'ennemi le plus acharné de Cléopâtre, rien d'Auguste, le mari de Livie. »

8. 230, 24-25 « Caius César, ennemi de Cléopâtre et ensuite son amant ». Sur cet épisode de la vie de César, cf. J. CARCOPINO, *César et Cléopâtre*, dans *Passion et politique chez les Césars*, Paris, 1958, p. 11-64, qui indique les sources antiques et les commente, et, récemment, R. ÉTIENNE, *Jules César*, Paris, 1997, p. 62-66.

9. Eutrope, *Breu.*, VI, 22, 2, trad. M. RAT, éd. Garnier fr. « liaison infâme ». Nous citerons Eutrope désormais dans cette traduction.

10. Jérôme, *Chronicon*, p. 156, l. 14-15, éd. HELM : « en raison de leurs relations infâmes ».

11. Tacite, *Ann.*, I, 10, 5 ; V, 1, 3. Selon Suétone, *Aug.*, 69, 2, Marc Antoine reprochait à Octavien *festinatas Liuiae nuptias*, « son mariage précipité avec Livie » (Trad. H. AILLOUD, Les Belles Lettres ; nous citerons désormais le texte dans cette traduction). Récit des noces d'Octavien et de Livie : Dion Cassius, 48, 44 ; Suétone, *Aug.*, 42, 3.

12. Suétone, *Aug.*, 69 ; 71, 1-2. Cf. R. F. MARTIN, *Les douze Césars. Du mythe à la réalité*, Paris, 1991, p. 129-131, qui considère avec la plus grande méfiance ces « ragots entourant les princes vieillissants ».

13. 229, 13-15 : « Votre arrière-grand-père, quoique très grand homme de guerre, prenait plaisir de temps en temps aux histrions et, de plus, buvait assez vaillamment ; mais grâce à lui, le peuple romain a bu plus souvent du vin miellé au cours de ses triomphes. »

littéraires[14], d'autant plus que Dion Cassius lie dans la même phrase amour du vin et amour des garçons[15]. En tout cas, Fronton souligne que le plaisir est tout à fait compatible avec l'excellence militaire, en jouant sur le thème du vin puisque celui que boit l'empereur semble entraîner les victoires qui valent au peuple de goûter au *mulsum*, vin en rapport avec le triomphe, en une réminiscence de Plaute, auteur cher au maître[16].

Le portrait que Fronton dresse d'Hadrien repose de même sur un contraste entre, cette fois, le savoir et l'exercice civil du pouvoir d'une part, et, d'autre part, la musique et la bonne chère, car il importe de montrer à Marc Aurèle qu'il ne faut pas faire fi du délassement ni de son corps. *Auom item uestrum, doctum principem et nauom et orbis terrarum non regendi tantum, sed etiam perambulandi diligentem, modulorum tamen et tibicinum studio deuinctum fuisse scimus et praeterea prandiorum opimorum esorem optimum fuisse*[17]. Le contexte du *De feriis Alsiensibus* ne peut laisser de doute sur le caractère positif de cette image d'Hadrien[18]; de même, la structure antithétique de la phrase révèle que le goût de l'empereur pour la science est présenté comme une qualité, ce qui ne saurait étonner chez un lettré comme Fronton, mais encore que les voyages du souverain sont considérés dans leur dimension politique. Nombreuses sont les sources[19] qui corroborent ces aspects de la personnalité d'Hadrien, l'originalité de Fronton résidant dans leur mise en perspective laudative, pour peu qu'on le compare, par exemple, à Aurélius Victor[20], qui brosse, faussement, un tableau du prince s'adonnant aux délices de la mollesse en négligeant ses fonctions impériales, ou à la *Vita Hadriani* qui juge excessive sa passion pour les lettres et la musique[21].

14. Dion Cassius, 68, 10, 2, dit que Trajan aima le joueur de pantomime Pylade. Julien, *Caesares*, 8 c, fait saluer l'arrivée de l'*Optimus princeps* auprès des dieux par une mise en garde de Silène à Zeus : qu'il veille à son Ganymède ! L'*Histoire Auguste* (*Hadr.*, 2, 7 ; 4, 5) souligne le même penchant. Alain MICHEL, *La date des* Satires, *Juvénal, Héliodore et le tribun d'Arménie*, dans *R.É.L.*, 41, 1963, p. 315-327, a décelé dans la *Satire* II du poète semblable allusion. Sur le goût de Trajan pour le vin, cf. aussi *Histoire Auguste* (*Hadr.*, 3, 3; *Al. Seu.*, 39, 1), Aurélius Victor, *Caes.*, 13, 10. Selon ce dernier auteur, Trajan aurait pris ses précautions pour qu'on ne tînt pas compte des ordres qu'il pourrait donner sous l'effet de l'ivresse, sa prévoyance tempérant son intempérance; mais le Pseudo-Aurélius Victor, *Epitome*, 13, 4, trouve qu'il s'adonne un peu trop aux repas et au vin : *cibo uinoque paululum deditus erat.*

15. Dion Cassius, 68, 7, 4 : καὶ οἶδα μὲν ὅτι καὶ περὶ μειράκια καὶ περὶ οἶνον ἐσπουδάκει « et je sais qu'il s'intéressait aux garçons et au vin. » Certains commentateurs mettent, à notre avis, de manière excessive l'accent sur le caractère critique des jugements de Fronton sur Trajan en la matière, cf., par exemple, G. ZECCHINI, *Ricerche di storiografia latina tardoantica*, Rome, 1993, p. 127.

16. Plaute, *Bacchides*, v. 971-972.

17. 229, 15-230, 2 : « De même, quant à votre grand-père, un prince savant, actif, attentif non seulement à diriger le monde, mais encore à le parcourir, nous savons qu'il était pourtant passionné de mélodies et de joueurs de flûte et que c'était, en outre, un gros mangeur de riches repas. »

18. M. L. ASTARITA, *Frontone oratore*, Catania, 1997, p. 15.

19. Goût pour les voyages : outre les sources numismatiques, épigraphiques, archéologiques, par exemple, *Histoire Auguste*, *Hadr.*, 23, 1 ; Eutrope, *Breu.*, 8, 7, 2 ; Pseudo-Aurélius Victor, *Epitome de Caesaribus*, 14, 4-5. Goût pour les lettres, les discussions savantes, la science : *Hadr.*, 14, 8 ; 15 ; 16 ; 20 ; 23...; Aurélius Victor, *Caes.*, 14, 2 sq. ; Julien, *Caes.*, 8 d ; Eutrope, *Breu.*, 8, 7, 2. Goût pour certains plats, pour la bonne chère : *Histoire Auguste*, *Hadr.*, 21, 4; *Ael.*, 5, 4-5 ; Dion Cassius, 69, 7, 3. La *Vie d'Alexandre Sévère*, 37, 2, laisse entendre qu'il était un gourmet fastueux, puisqu'il aurait, aux dires de certains, lancé la mode du linge de table orné de broderies d'or.

20. Aurélius Victor, *Caes.*, 14, 6.

21. Goût pour la musique, où l'on retient la cithare plus que la flûte : *Histoire Auguste*, *Hadr.*, 14, 9 (qui y voit un excès) ; Pseudo-Aurélius Victor, *Epitome*, 14, 2.

Le catalogue des vertus d'Antonin[22] dans le *De feriis Alsiensibus* est impressionnant et on lui oppose, pour montrer une nouvelle fois que l'excellence n'est pas incompatible avec l'*otium*, des joies simples. *Iam uero pater uester, diuinus ille uir, prouidentia, pudicitia, frugalitate, innocentia, pietate, sanctimonia omnis omnium principum uirtutes supergressus, tamen et palaestram ingressus est et hamum instruxit et scurras risit*[23].

On retrouve dans les sources littéraires, mais aussi numismatiques, un écho de ces vertus d'Antonin. La *Vie d'Antonin* (1, 9; 2, 3-7; 5, 1) met en avant sa *pietas*[24] et son surnom de *Pius* témoigne de cette qualité. Sous son règne furent émises des monnaies avec la légende PIETAS[25] ou PROVIDENTIA DEORUM[26], mais ces devises ne sont pas propres à cet empereur[27]. La *Vie d'Antonin* montre aussi sa sobriété (*sobrius* : 2, 1), son désintéressement (4, 8). Mais c'est la phrase où est expliquée l'apothéose d'Antonin dans la *Vita Antonini* qui rappelle le plus le texte même de Fronton : *A senatu diuus est appellatus cunctis certatim adnitentibus, cum omnes eius pietatem, clementiam, ingenium, sanctimoniam laudarent*[28]. L'*Histoire Auguste* encore signale son goût pour la pêche et le théâtre : *Amauit histrionum artes; piscando se et uenando multum oblectauit et deambulatione cum amicis atque sermone; uindemias priuati modo cum amicis agebat*[29]. Fronton, d'ailleurs, dans une lettre datant du vivant d'Antonin, évoque ces vendanges (62, 17 sq.).

Les plaisirs des Césars dans *Sur les vacances d'Alsium* donnent d'eux l'image de princes sachant saisir des instants de bonheur simple et trouvant le temps de se détendre[30] tout en remplissant au mieux leurs fonctions

22. Dans une lettre que l'on date de 161, à propos de l'éloge d'Antonin qu'il a prononcé en 143, Fronton déclare que Marc Aurèle a dû trouver bon le discours non pas en raison de ses qualités littéraires, mais pour son sujet (106, 5 sq.) : c'est dire que, sous le compliment, Antonin représente toujours l'excellence pour Fronton.

23. 230, 2-5 : « Ajoutons encore que votre père, un homme divin, qui a surpassé toutes les vertus de tous les princes par sa prévoyance, la pureté de ses mœurs, sa sobriété, son intégrité, son sens du devoir, sa probité, fréquentait toutefois la palestre, montait des hameçons et riait des bouffons. » Une note marginale (230, 24) donne *theatrum* au lieu de *hamum*. Il est vrai que l'*Histoire Auguste* signale aussi son goût pour le théâtre. La formule de Fronton rappelle celle que l'on voit apparaître à partir de Marc Aurèle dans les inscriptions honorant les princes : *omnes omnium ante se principum uirtutes supergressus*; cf. A. WALLACE-HADRILL, *The emperor and his virtues*, dans *Historia*, 30, 1981, p. 313-314.

24. De même l'*Histoire Auguste*, *Hadr.*, 27, 4.

25. PIETAS ou PIETAS AVG. ou PIETATI AVG. : Cohen 212-221 ; Mattingly, 224, 1411-1415, 1739...

26. Cohen 230-233 ; Mattingly, 1266-1271...

27. On trouvera un intéressant tableau récapitulatif des différentes *uirtutes* célébrées par la numismatique dans A. WALLACE-HADRILL, *op. cit.*, p. 323.

28. *Ant.*, 13, 3 : « Le Sénat le déclara divin et tous y poussèrent à l'envi, chacun louant sa piété, sa clémence, son intelligence, sa probité », trad. J.-P. CALLU, Les Belles Lettres (nous citerons désormais *Hadr.* et *Ant.* dans cette traduction). Eutrope, *Breu.*, 8, 8, 2, vante son *honestas* (seule occurrence de ce terme pour un empereur dans le *Bréviaire* ; « Le mot donne d'emblée une indéniable coloration morale aux qualités manifestées par Antonin » : S. RATTI, *Les empereurs romains d'Auguste à Dioclétien dans le* Bréviaire *d'Eutrope*, Paris, 1996, p. 261), son caractère *benignus*, *moderatus*, sa *clementia*. Selon Aurélius Victor, *Caes.*, 15, 1, il n'est, pour ainsi dire, pas entaché de vices. L'*Epitome de Caesaribus*, 15, 2, met en avant sa *bonitas*, son sens de la justice, sa mansuétude, sa douceur. Dion Cassius, 69, 15, 3, le dit καλός τε καὶ ἀγαθός.

29. *Ant.*, 11, 2 : « Il aima l'art des comédiens ; il prit beaucoup de plaisir à pêcher, chasser ainsi qu'à se promener et à converser avec des amis ; il faisait les vendanges avec ses amis à la manière d'un particulier. »

30. J.-M. ANDRÉ, *op. cit.*, p. 240 : « la malice de Fronton consiste à exagérer l'hédonisme des Antonins pour démystifier une image trop auguste, voire inhumaine du pouvoir. »

impériales, et ils sont présentés, avec quelques nuances pour les deux premiers, comme des modèles à imiter pour Marc Aurèle. Un équilibre harmonieux est recherché entre la vie privée et l'exercice du pouvoir, à la différence des mauvais empereurs que Suétone nous montre privilégiant leurs passions personnelles.

Dans les *Principia Historiae*, Fronton revient sur le goût de Trajan pour les spectacles afin de défendre l'*Optimus princeps* contre une critique qu'on lui adressait pour avoir fait venir au début de la guerre parthique des acteurs de Rome en Syrie (213, 1 sq.). Fronton commence par répondre par une image qui met ces reproches sur le compte de l'envie qui s'acharne sur les qualités éminentes, comme le vent sur les arbres les plus élevés. Il utilise ensuite un autre lieu commun — Trajan s'est-il davantage illustré en temps de paix ou en temps de guerre ? Si un Spartacus ou un Viriathe ont tenu de leurs armes un pouvoir, il affirme que Trajan a su montrer aussi son mérite dans la paix et que nul n'a été aussi populaire que lui. Le reproche est alors retourné en éloge, d'où la note marginale de la seconde main, *laus Traiani*; pour un prince, suivant la démonstration de Fronton, s'occuper d'acteurs et de tout ce qui a trait aux spectacles est le signe d'un sens politique aigu : Trajan a agi *ut qui sciret populum Romanum duabus praecipue rebus, annona et spectaculis, teneri*[31], formule que l'on rapproche des vers célèbres de Juvénal — *[...] atque duas tantum res anxius optat, / panem et circenses*[32] — mais dans une tonalité bien différente puisque la condamnation morale est absente du propos du maître. Ce dernier ajoute une leçon de gouvernement : un prince doit prendre au sérieux les loisirs de ses sujets, car c'est par là qu'on se concilie l'opinion publique, mieux encore qu'en assurant le ravitaillement, puisque les distributions de vivres ne touchent que la plèbe frumentaire, individu par individu, alors que des spectacles entraînent le contentement du peuple en masse. Nous sommes passés de la défense de Trajan contre une accusation d'ordre moral à l'exaltation d'une politique de spectacles, Fronton ayant bien compris le mécanisme de la psychologie des foules. Si le rhéteur fait sur ce point l'éloge de Trajan dans un texte où il développe une *synkrisis* avec Lucius Verus, c'est peut-être, avant tout, pour prendre la défense du jeune prince dont l'*Histoire Auguste* condamnera la passion excessive pour les spectacles[33]. D'ailleurs, la lecture du texte qu'effectue son découvreur, Angelo Mai, dans sa seconde édition, associe les deux empereurs dans la même accusation[34]. De fait, l'auteur de la *Vita Veri* (8, 7, 10 et 11) reprochera à Lucius de ramener, comme dans un cortège triomphal, de Syrie (donc à une époque de sa vie postérieure à la lettre de Fronton) *fidicinas et tibicines et histriones scurrasque*

31. 213, 11-12 : « en homme qui savait que le peuple romain est tenu par deux passions, l'annone et les spectacles. »

32. Juvénal, X, v. 80-81 : le peuple « ne souhaite plus anxieusement que deux choses : du pain et des jeux », trad. P. de LABRIOLLE et F. VILLENEUVE, Les Belles Lettres.

33. *Vita Veri*, 3, 6; 6, 1.

34. Le texte (213, 1 sq.) est lacunaire et peu sûr. Dans sa 2e éd. MAI propose une lecture qui fait porter le reproche à la fois sur Trajan et Lucius Verus : *eti(am commune utrique est uitio da)tum* alors que vdH^2 est moins net : *Illud eti(am)..... trosciul. opprobrio ductum.*

mimarios et praestigiatores et omnia mancipiorum genera, quorum Syria et Alexandria pascitur uoluptate, prorsus ut uideretur bellum non Parthicum sed histrionicum confecisse[35]. À ce passage de l'*Histoire Auguste* est sous-jacent le modèle du retour d'Achaïe de Néron, mais le rapport est inversé chez Fronton puisqu'il ne s'agit pas de faire entrer à Rome la mollesse de l'Asie, mais de faire venir en Asie des acteurs de Rome ; en outre le maître déplace le problème en glissant vers la question du rôle des spectacles dans la politique impériale à Rome. En réalité, par-delà Trajan et une éventuelle défense de Lucius, Fronton s'adresse à Marc Aurèle, le destinataire de la lettre, pour lui conseiller d'être moins négligent dans le domaine des spectacles, alors que les sources montrent sa répugnance pour de tels passe-temps[36]. La mention des Césars ici a donc valeur formatrice.

D'un autre point de vue, dans une lettre à Marcus, bien antérieure, puisqu'elle date de l'année du consulat de Fronton, 143, le maître, expliquant pourquoi il retarde son discours de remerciement à Antonin devant le Sénat, en vient à évoquer ses propres rapports avec Hadrien pour montrer combien ils diffèrent de ceux qu'il entretient avec son successeur. En prenant certaines précautions, Fronton ne cache pas toute la distance qui le séparait d'Hadrien : *Sed, ut tecum agere debeo sine fuco et sine ambagibus, dicam quid cum animo meo reputem. Diuom Hadrianum auom tuom laudaui in senatu saepenumero studio inpenso et propenso quoque; et sunt orationes istae frequentes in omnium manibus. Hadrianum autem ego, quod bona uenia pietatis tuae dictum sit, ut Martem Gradiuom, ut Ditem patrem propitium et placatum magis uolui quam amaui. Quare ? quia ad amandum fiducia aliqua opus est et familiaritate : quia fiducia mihi defuit, eo quem tantopere uenerabar non sum ausus diligere*[37].

Dire que le bon souverain doit être aimé de ses sujets relève du *topos*. Ainsi dans le premier *Discours sur la royauté* (20), Dion de Pruse déclare qu'il doit être non seulement aimé (φιλεῖσθαι), mais encore chéri (ἐρᾶσθαι), et (25) qu'en sa présence on ne doit éprouver ni frayeur (ἔκπληξις) ni crainte (φόβος), mais un sentiment de profond respect (αἰδώς). Peut-être *uenerari* rend-il une notion analogue. On sait aussi qu'au début de son *Panégyrique de Trajan* (2, 2) Pline oppose le *metus* qu'on éprouvait devant Domitien aux

35. *Vita Veri*, 8, 11 : « des joueuses de lyre, des flûtistes, des acteurs, des comiques de mimes, des prestidigitateurs et toutes sortes d'esclaves qui alimentent les plaisirs de la Syrie et d'Alexandrie, si bien qu'on avait l'impression qu'il avait gagné la guerre non contre les Parthes mais contre les histrions », trad. A. CHASTAGNOL, R. Laffont.

36. *Vita Marci Antonini philosophi*, 11, 4 : il impose des limites aux spectacles de gladiateurs et aux représentations théâtrales ; 15, 1 : il s'adonne à ses propres occupations pendant les jeux du cirque, ce qui lui vaut des quolibets.

37. 25, 1 sq. : « mais, comme je dois agir avec toi sans fard ni détours, je vais te dire le fond de ma pensée. Le divin Hadrien, ton grand-père, je l'ai souvent loué au Sénat avec empressement et dévouement aussi ; et ces discours circulent fréquemment entre toutes les mains. Mais, pour ma part — soit dit sans offenser ta piété filiale — Hadrien, j'ai voulu qu'il soit, comme Mars Gradivus ou Dis pater, favorable et bien disposé plus que je ne l'ai aimé. Pourquoi ? parce que pour aimer, il faut de la confiance et une intimité ; comme la confiance m'a manqué, je n'ai pas osé éprouver de l'affection pour celui que je révérais tant. »

sentiments qu'inspire l'*Optimus princeps* et se réjouit de ce qu'on n'ait plus à égaler l'empereur à un dieu (2, 3)[38].

S'engage ici un subtil jeu d'intertextualité avec le *Panégyrique de Trajan* — et l'homme de lettres qu'est Fronton est coutumier de l'allusion littéraire. On ne s'étonnera pas qu'il pense à cette *gratiarum actio* particulièrement accomplie, avant de rédiger la sienne, d'autant plus que dans les deux cas il s'agit de trouver un style nouveau en harmonie avec des rapports nouveaux[39]. C'est, d'ailleurs, ce qui explique sans doute la lenteur de Fronton à composer son discours : il lui faut trouver un ton adapté à Antonin. Est-ce à dire qu'il assimile Hadrien à un tyran ? Il faut relativiser son propos en tenant compte de la recherche d'un effet de contraste avec le prédécesseur pour mieux louer le prince actuel[40]. Il y a toutefois là des indications précieuses sur la fin du règne d'Hadrien, que l'on peut recouper avec d'autres informations. Hadrien vieillissant semblait au jeune avocat un personnage froid, hautain et énigmatique. Les divinités qui lui sont associées ici suscitent l'effroi : *Dis pater*, divinité du monde souterrain, a été assimilé à Pluton; et Mars Gradivus, quelle que soit la signification de son épiclèse[41], est sans doute mentionné ici parce que son nom appartenait à une formule d'invocation destinée à faire retomber la colère divine sur celui qui ne tenait pas sa promesse, dont Tite-Live nous conserve le souvenir[42]. Marius Maximus, selon l'*Histoire Auguste*, présentait aussi Hadrien à la fin de sa vie comme un être presque déjà sorti du monde humain, doué de pouvoirs surnaturels de guérisseur[43], un « θεῖος ἀνήρ, qui, lui-même inguérissable, rend aux autres la santé »[44]. En tout cas, le sentiment de crainte respectueuse signalé par Fronton est un indice supplémentaire de l'aspect

38. Dion Cassius, 68, 7, 3, dira que Trajan se réjouissait plus d'être aimé (φιλούμενος) que d'être honoré (τιμώμενος). Nous ne pensons pas qu'Épictète, dans ses *Entretiens*, IV, 1, 60, vise Hadrien, mais qu'il parle du pouvoir de manière abstraite quand il dit : « car ce n'est pas César lui-même que l'on craint (φοβεῖται), c'est la mort, l'exil, la confiscation, la prison, le déshonneur. Personne n'aime (φιλεῖ) César, même s'il le mérite bien, mais on aime la richesse, le tribunat, le commandement militaire, le consulat » (trad. E. BRÉHIER, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade).

39. Pline le Jeune, *Pan.*, 2, 2.

40. Il semble difficile de prendre au pied de la lettre ce que Fronton dit à Antonin de son accession : ce serait le jour où ont commencé le salut, la dignité et la sécurité de Fronton (164, 20-22); il s'agit apparemment d'une hyperbole relevant de la flatterie, mais on peut y voir des traces des problèmes qu'il y eut, à la fin du règne, entre l'empereur et le Sénat. On remarquera, en outre, que dans l'*Epitome de Caesaribus*, 15, 3, ce qui semble ici reproché à Hadrien — d'apparaître comme une divinité qu'on veut se concilier —, est dit positivement d'Antonin, mais à propos des peuples et non des individus : *[...] omnesque in morem caelestium propitium optantes de controuersiis inter se iudicem poscerent* « tous, le souhaitant bienveillant à la manière des dieux, le demandaient comme juge des différends survenus entre eux » (traduction de M. FESTY, Les Belles Lettres).

41. Pour les Anciens, elle renvoyait au dieu « en marche », ou à l'action de brandir la lance, ou encore à la végétation (Festus, *De uerborum significatu*, p. 86, l. 15-19 (LINDSAY)), tandis qu'une explication récente la rattache à un objet rituel, *gradus*, marche mobile employée pour un sacrifice (J. GAGÉ, *L'épreuve rituelle du « gradus » et les origines du culte de Mars Gradivus*, dans *Sodalitas. Scritti in onore di Antonio Guarino*, I, Naples, 1984, p. 24).

42. Tite-Live, II, 45 : *si fallat, Iouem patrem Gradiuumque Martem aliosque iratos inuocat deos* « s'il manquait de parole, que la colère du grand Jupiter, de Mars Gradivus et des autres dieux retombât sur lui » (trad. G. BAILLET, Les Belles Lettres).

43. *Hadr.*, 25.

44. J.-P. CALLU dans son édition de l'*Histoire Auguste*, I, 1, Paris, 1992, p. 135 n. 258.

sombre de la fin du règne, qu'on trouve, par exemple, chez Dion Cassius et dans l'*Histoire Auguste*[45].

Antonin, au contraire, dans le même passage de Fronton, apparaît comme l'antithèse d'Hadrien : *Antoninum uero ut solem, ut diem, ut uitam, ut spiritum amo, diligo, amari me ab eo sentio*[46]. À celui qui rappelait des divinités chthoniennes fait suite un être solaire représentant les forces de la vie et soulevant une vive affection — et l'on sait que la φιλοστοργία est une notion essentielle pour Fronton. Il se peut, de plus, que dans cette image, il y ait une réminiscence du *Troisième discours sur la royauté* (57 sq.) où Dion de Pruse développe longuement le thème stoïcien du bon roi comparé au soleil, en suggérant aussi ses excellentes relations avec l'empereur, alors Trajan.

La seconde image qu'utilise Fronton pour caractériser ses relations avec Hadrien et Antonin est apparemment plus blessante pour Hadrien, puisque, nous dit-il, des rapports de maître à esclave ont été heureusement remplacés, avec Antonin, par des rapports entre hommes libres : *Tum, quod cursorem fugitiuom ferunt dixisse, « domino sexagena currebam; mihi centena, ut fugiam, curram », ego quoque, quom Hadrianum laudabam, domino currebam; hodie autem mihi curro, mihi inquam, meoque ingenio hanc orationem conscribo. Ad meum igitur commodum faciam lente, otiose, clementer*[47]. Peut-être ne faut-il pas trop focaliser son attention sur la comparaison d'Hadrien avec un *dominus*, car c'est une image qui n'est pas rare : Plutarque compare ainsi l'âme délivrée du corps aux anciens esclaves qui, une fois affranchis, continuent leurs activités passées, mais de leur plein gré et pour eux-mêmes[48]. Fronton effectue une *uariatio* sur une *imago*, plus qu'il n'accuse Hadrien de tyrannie. Par le contraste, il souligne une fois encore le climat de bonhomie que fait régner Antonin et l'image de la course symbolise le zèle que le consul entend mettre à l'élaboration de son discours parce qu'il se sent plus libre : de même que le courrier court non pas plus vite, mais davantage quand il court pour son compte, de même Fronton veut faire plus et mieux pour Antonin, d'où les délais qu'il demande. Mais sa position est sans doute d'autant plus délicate qu'il doit trouver devant le Sénat le ton juste et les arguments adéquats, lui qui a loué naguère Hadrien devant cette assemblée, et qui maintenant fait l'éloge de son successeur, qui tout en faisant respecter sa mémoire, a orienté dans le sens d'une plus grande *ciuilitas* les rapports du prince et du Sénat[49]. On peut penser que Fron-

45. Par exemple, Dion Cassius, 69, 17 sq. ; *Hadr.*, 23 sq. F. DELLA CORTE, *Un precettore di Marco Aurelio : Frontone*, dans *Opuscula*, X, Gênes, 1987, p. 191-197, considère que, pour Fronton, Hadrien, devenu odieux dans sa conduite envers le Sénat à la fin de sa vie, est un *dominus* craint, non un *princeps* aimé.

46. 25, 9-10 : « Mais Antonin, je l'aime, je le chéris comme le soleil, comme le jour, comme la vie, comme mon souffle et je sens que je suis aimé par lui. »

47. 25, 12-17 : « Alors, de même que — à ce qu'on raconte — un courrier en fuite a dit : 'pour mon maître je courais 60 milles ; mais pour moi, j'en courrai 100 pour m'échapper', moi aussi, quand je faisais l'éloge d'Hadrien, je courais pour mon maître ; mais, aujourd'hui, je cours pour moi, pour moi, dis-je, et je compose ce discours selon mon tempérament. Je le ferai donc à mon aise, lentement, à loisir, tranquillement. »

48. Plutarque, *Le banquet des sept sages*, 160 c.

49. Pour M. L. ASTARITA, *Frontone oratore*, Catania, 1997, p. 99-100, ce seraient des raisons politiques qui expliqueraient ce retard : de même que le courrier cherche à se sauver, Fronton métaphori-

ton doit inventer une éloquence qui allie dignité et φιλοστοργία, et il expliquerait par ces images la difficulté qu'il éprouve à écrire son action de grâces à Antonin alors qu'il a prononcé tant d'éloges d'Hadrien, qui ici est d'autant moins présenté à son avantage qu'il doit servir de faire-valoir à son successeur[50].

II. — La politique étrangère des Césars

C'est encore le principe de la comparaison des empereurs qui régit ce que Fronton nous dit de leur politique étrangère. Dans les *Principia historiae*, l'auteur cherche à souligner les vertus déployées par Lucius Verus dans la guerre parthique en établissant un parallèle avec ses prédécesseurs, principalement Trajan, qui symbolise l'excellence militaire[51]. Suite à l'offensive lancée par Vologèse III contre l'Arménie et la Syrie, Lucius était, en effet, parti au printemps 162 pour la Syrie, d'où il ne revint qu'en 166, prenant toutefois le titre de *Parthicus Maximus* en 165[52], date des *Principia historiae*.

Les Parthes sont valorisés comme les seuls ennemis véritablement sérieux des Romains (206, 2-3), Fronton citant les défaites de Crassus et d'Antoine; mais c'est Trajan qui le retient davantage, car il s'agit de comparer deux vainqueurs, dans une *synkrisis* donnant l'avantage à l'élève de Fronton. Dans un passage très mutilé, si l'on en croit les annotations marginales, l'orateur a fait l'éloge de Trajan (*pan(egyricus) Traiani Imp.*, 205, 18-19), qui a porté les limites de l'empire au-delà des fleuves ennemis[53]. Mais il rappelle, pour mieux faire ressortir les mérites de Lucius, que Trajan a connu quelques déboires : sous la conduite de ce général *fortissimus* un légat et son armée périrent — il s'agit de Maximus, dont nous reparlerons —, et l'empereur lui-même, au moment de son retour pour aller recevoir son triomphe, subit des pertes : d'autres sources nous apprennent que si ses généraux remportent

quement ferait allusion à la nécessité où il se trouverait de se tirer d'une position inconfortable (l'embarras causé par le changement de politique entre Hadrien et Antonin) qui ralentit le travail du panégyriste. Mais on peut se demander si le problème de Fronton, plus que de contenu, n'est pas davantage un problème de forme.

50. Nous ne traitons pas ici du *Pro Carthaginiensibus*, qui n'appartient pas à la correspondance et qui, même si l'empereur évoqué peut être Hadrien (M. L. ASTARITA, *op. cit.*, p. 3-50), parlait de lui non pas en tant que *diuus*, mais de son vivant.

51. Il y a une stylisation des qualités de chef militaire de Verus visant à le présenter comme le nouvel *Optimus princeps* : K. STROBEL, *Zeitgeschichte unter den Antoninen : die Historiker des Partherkrieges des Lucius Verus*, dans *A.N.R.W.*, II, 34, 2, 1994, p. 1332 sq.

52. Cf., par exemple, pour cette guerre, P. GRIMAL, *Marc Aurèle*, Paris, 1991, p. 187; M. T. SCHMITT, *Die römische Außenpolitik des 2. Jahrhunderts n. Chr.*, Stuttgart, 1997, p. 65 sq.

53. 205, 19-20 : *imperium populi Romani a Traiano imperatore trans flumina hostilia porrectum*. Cf. aussi Aurélius Victor, *Caes.*, 13, 3, qui ne tient pas compte de Domitien qui a franchi le Danube, il est vrai sans aboutir à une conquête : *Quippe primus aut solus etiam, uires Romanas trans Istrum propagauit [...]* (« Car le premier ou même le seul parmi les empereurs, il porta la puissance romaine au-delà du Danube [...] » (trad. P. DUFRAIGNE, Les Belles Lettres; nous citerons désormais le texte dans cette traduction); cf. aussi *ibid.*, 33, 3. Il parle également de la soumission de tous les peuples entre l'Indus et l'Euphrate (13, 3). Eutrope, qui place Trajan sur le même plan qu'Auguste comme grand conquérant (S. RATTI, *op. cit.*, p. 246), indique qu'il étendit les limites de l'empire, reprit des villes au-delà du Rhin, établit une province au-delà du Danube et énumère ses conquêtes (8, 2, 2-3, 2).

ensuite des succès militaires[54] et si la diplomatie romaine rallie à sa cause Parthamaspatès, Trajan ne parvient pas à ses fins au siège de Hatra (Dion Cassius, 68, 31) et regagne Antioche en donnant Parthamaspatès comme roi aux Parthes, c'est-à-dire en choisissant la solution d'un état-client et non d'une annexion; en outre, il renonce à l'Assyrie. On rapprochera l'expression de Fronton *haudquaquam secura nec incruenta regressio* de l'*Optimus princeps*[55] du récit de Dion Cassius (68, 31, 3) où l'on voit Trajan manquant être blessé en passant à cheval près de la muraille de Hatra tandis que l'un des membres de son escorte est tué.

Ensuite Fronton se lance dans un parallèle des *bella [...] duo maxima a duobus maximis imperatoribus aduersus Parthos nostra memoria [...]*[56], en soulignant, nouveau *topos* à vocation encomiastique, qu'on a tendance à être plus généreux en louanges pour le passé que pour le présent, car l'envie s'attaque davantage au présent. Après un passage malheureusement très corrompu vient une comparaison entre les deux armées. Trajan jouit de l'avantage de soldats qui ont fait leurs preuves au cours des guerres daciques, qui ne craignent, par conséquent, pas les ennemis, qui ont reçu de lui des récompenses et dont il connaît, pour beaucoup, les noms et même les surnoms de camp (207, 20 sq.). Pline exaltait de même dans son *Panégyrique* la connaissance intime que Trajan avait de ses armées[57]. Au contraire, les troupes de Lucius sont constituées soit de nouvelles recrues[58], soit de soldats qui appartiennent à des corps qui ont perdu l'habitude de la discipline militaire par la faute d'Hadrien, mais aussi d'Antonin, accusation sur laquelle nous reviendrons.

Les considérations morales sur les dangers de l'apathie, les termes d'*ignauia*, de *desidia* ne sont pas sans rappeler un auteur cher à Fronton : Salluste. C'est sa marque, entre autres auteurs, qu'on reconnaît aussi dans la présentation de l'action de Lucius sur l'armée de Syrie, qui, avant son arrivée, ressemblait fort à celle que Métellus trouva en Afrique[59].

La suite du propos, bien que dans un passage très lacunaire des indications marginales mentionnent un *panegyricus Traiani imp.* (211, 21-22) et une *laus Traiani* (212, 27), est toujours à l'avantage de Lucius, qui fait preuve d'une grande sagesse dans ses décisions[60]. Il a su envoyer une lettre à Vologèse pour lui proposer la paix, offre déclinée par le barbare (212, 4-6).

54. Sextus Erucius Clarus et Tiberius Iulius Alexander reprennent Séleucie; Lusius Quietus remporte de grands succès militaires.

55. 206, 6 : « retour qui fut loin de se faire en toute sécurité ni sans que du sang ne soit versé. »

56. 206, 7-8 : « deux plus grandes guerres contre les Parthes effectuées de notre temps par les deux plus grands généraux en chef. »

57. Pline le Jeune, *Pan.*, 15, 5 : *Inde est quod prope omnes nomine appellas* (« Aussi les appelles-tu presque tous par leur nom », trad. M. DURRY, Les Belles Lettres).

58. 208, 7 : selon MAI, le manuscrit contient *tirones*, tandis que HAULER lit *Quirites*.

59. Salluste, *Iug.*, 44-45; cf. R. POIGNAULT, *Fronton, lecteur de Salluste*, dans *Présence de Salluste*, *Caesarodunum* XXX *bis*, Tours, 1997, p. 105. On pense, bien sûr, aussi aux légions de Syrie que reçut Corbulon (Tacite, *Ann.*, 13, 35). Nous laissons de côté ici le *topos* du bon *dux* donnant l'exemple à ses hommes, car il s'applique non à un *diuus*, mais à Lucius vivant.

60. 211, 17 : *Lucius consiliorum sollertia longe esse Traiano senior*, selon une leçon de HAULER; HAINES donne, au lieu de *esse Traiano senior*, ⟨*praestantior*⟩, mais le sens général est le même.

C'est que Lucius place au-dessus de sa gloire le souci d'épargner la vie de ses soldats; beaucoup, au contraire, nous dit Fronton, pensent que Trajan aimait davantage la gloire qui était acquise par le sang de ses soldats (212, 8-10)[61] et qu'il a, pour cette raison, souvent renvoyé sans rien leur accorder les ambassadeurs parthes qui venaient lui demander la paix[62]. Trajan apparaît donc comme un prince belliqueux[63] préférant la force à la diplomatie, tandis que Lucius, sans rien aliéner de l'autorité romaine, se montre plus humain. Dion Cassius, allant dans le même sens, donnera comme cause réelle de la guerre contre les Parthes la δόξης ἐπιθυμία de Trajan (68, 17, 1)[64] et relatera le refus par l'empereur des avances de paix d'Osroès (68, 17), mais il signalera aussi que, malgré son goût pour la guerre, il obéissait à des finalités politiques et recherchait l'accroissement de la puissance romaine. Pline, en 100, met davantage l'accent sur sa modération : *[...] nec [...] idcirco ex occasione omni quaeris triumphos. Non times bella nec prouocas*[65]. Fronton examine ensuite l'image laissée par Trajan et Lucius dans l'opinion des ennemis en soulignant que les barbares font à Lucius une réputation sacrée de *iustitia* et de *clementia*[66], alors que tous ses ennemis ne reconnaissent pas ces qualités à Trajan (212, 12-13). Aurélius Victor, au contraire (*Caes.*, 13, 8), vante ces vertus cardinales du bon prince chez Trajan, qu'il qualifie d'*aequus, clemens*, il est vrai plus dans un contexte romain que de politique extérieure; Dion Cassius (68, 6, 3), pour ne citer qu'un autre exemple, souligne son intérêt pour la justice. Ce que vise, explicitement d'ailleurs, Fronton, c'est le meurtre de Parthamasiris qui était venu en suppliant (212, 14-15); cette affaire est racontée en détail, mais sans aller jusqu'au dénouement, par Dion Cassius[67]. Fronton ne remet pas en cause le bien-fondé de l'élimination du Parthe, puisque c'est lui qui a commencé les hostilités, mais il pense qu'il aurait été préférable de le laisser partir sain et sauf, car, ce qui reste, c'est le fait — le meurtre — et non plus la cause

61. *Hadr.*, 21, 8, indique que, sous le règne d'Hadrien, les guerres passèrent presque inaperçues; on peut en déduire qu'à la différence de son prédécesseur, il n'en faisait pas un titre de gloire, ce que nous savons par ailleurs. L'*Epitome de Caesaribus*, 15, 6, célèbre, d'autre part, en Antonin quelqu'un qui n'est pas avide de gloire, comme Aurélius Victor, *Caes.*, 15, 5.

62. Cf., par exemple, J. BENNETT, *Trajan. Optimus princeps*, Londres-New York, 1997, p. 191-192 : il renvoie une ambassade d'Osroès qui est venue à sa rencontre à Athènes (Dion Cassius, 68, 17, 2-3), et une autre plus tard. Il reste insensible aux lettres de Parthamasiris (Dion Cassius, 68, 19-20).

63. La dimension militaire est ce que retient d'abord, de manière caricaturale, Julien chez Trajan (*Caes.*, 8c : « Aussitôt donc Trajan fit son entrée, portant sur ses épaules tous ses trophées, tant ceux des Gètes que ceux des Parthes », trad. Chr. LACOMBRADE, Les Belles Lettres).

64. Cf. à ce sujet la discussion de F. A. LEPPER, *Trajan's Parthian war*, Oxford, 1948, p. 191-204.

65. Pline le Jeune, *Pan.*, 16, 1 : « on ne te voit pas pour cela rechercher en toute occasion des triomphes. Tu ne crains pas les guerres, mais ne les provoques pas », trad. M. DURRY, Les Belles Lettres.

66. *Vita Veri*, 1, 5 : *Erat enim morum simplicum et qui adumbrare nihil posset* (« Il était, en effet, d'un tempérament empreint d'ingénuité et incapable de cacher quoi que ce soit », trad. A. CHASTAGNOL, Laffont).

67. Dion Cassius, 68, 19-20 : Parthamasiris s'était rendu auprès de Trajan à Elegeia dans l'espoir qu'il le reconnaîtrait comme roi d'Arménie, ce que l'empereur n'a pas fait, voulant que l'Arménie devînt province romaine. Trajan l'autorise à partir où il veut avec ses compagnons parthes en leur donnant une escorte pour s'assurer qu'ils ne vont pas tenter une rébellion. Fronton et Eutrope permettent de compléter Dion Cassius, puisque Eutrope, *Breu.*, 8, 3, 1, signale la mort de Parthamasiris : *Armeniam quam occupauerant Parthi recepit, Parthomasiri occiso, qui eam tenebat* (« Il reprit l'Arménie, qu'avaient occupée les Parthes, en tuant Parthamasiris qui s'en était emparé »); cf. aussi Arrien, *Parthica*, 40.

qui l'a justifié. Fronton place l'opinion publique des nations avant la notion de droit strict : *longeque praestat secundo gentium rumore iniuriam neglegere quam aduerso uindicare*[68]. L'orateur dispense là une leçon de diplomatie et de sagesse politique au détriment de l'*Optimus princeps*.

Un autre argument, plus spécieux, donne encore un avantage à Lucius sur Trajan. Les deux guerres parthiques ont vu la mort de deux chefs d'armée anciens consuls ; mais, remarque Fronton, Severianus[69] est mort alors que Lucius était encore à Rome, tandis que Maximus[70] fut tué quand Trajan était sur place et alourdissait les taxes sur les chevaux et les chameaux de l'Euphrate et du Tigre (212, 22-23)[71]. Fronton reproche donc à Trajan d'avoir perdu son temps à des activités fiscales de peu d'intérêt alors que ses troupes étaient dans une situation délicate. La *Vita Veri*, 6, 9, prend, au contraire, le contre-pied de Fronton en opposant à la situation critique des légions et à la mort de Severianus l'insouciance de Lucius s'adonnant aux plaisirs de la chasse en Apulie ou de la musique en Grèce. Trajan est donc utilisé dans les *Principia historiae* comme référence pour faire mieux apprécier l'action de Lucius en Orient et la *synkrisis* tourne au double éloge, de Trajan, avec des réserves, et de Lucius, inconditionnel[72].

L'image qui est donnée d'Hadrien dans la lettre est moins positive[73], l'empereur contribuant au fléchissement de la discipline militaire : *Namque post imperatorem Traianum disciplina propemodum expertes erant Hadriano principe circumeundis et facunde appellandis exercitibus satis inpigro, sed summa fugiente bellorum*[74]. Fronton ajoute immédiatement après qu'Hadrien préféra renoncer à des provinces conquises par Trajan, la Dacie et les régions prises aux Parthes, plutôt que de les conserver militairement.

68. 212, 18-19 : « il vaut bien mieux laisser passer une offense et bénéficier d'une bonne réputation dans les peuples que de se venger en s'aliénant cette réputation. »

69. Sur le Picton M. Sedatius Severianus, cf. G. Ch. PICARD, *Ostie et la Gaule de l'Ouest*, dans *M.É.F.R.A.*, 93, 1981, p. 883-915. Sur sa mort : Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, 21, 25 ; *Alexandre ou le faux prophète*, 27.

70. Appius Santra est une lecture due à E. HAULER, *Zu Frontos Principia historiae II*, dans *W.S.*, 38, 1916, p. 166-175. F. A. LEPPER, *op. cit.*, p. 86 n. 3, n'est pas convaincu par cette lecture car le nom d'un parent supposé du personnage est maintenant connu comme A. Lappius Maximus Norbanus (*A.E.*, 1940, 92). R. SYME, *Tacitus*, Oxford, 1958, p. 239 n. 9, avance comme identification possible T. Iulius Maximus.

71. D. POTTER, *The mysterious Arbaces*, dans *A.J.Ph.*, 100, 1979, p. 541-542, pense que si Lusius Quiétus traite si durement Edessa après l'avoir prise, c'est que la ville a dû jouer un rôle actif dans le désastre de Maximus et que le chef romain a dû périr dans ses environs, bien qu'on ne puisse pas identifier le lieu, *Balcia Tauri* ; c'est le roi d'Edessa, Abgar VI, qui a dû être l'instigateur de cette catastrophe ; D. POTTER propose ainsi de lire *ab Abgare caesus est* au lieu de *ab Arsace caesus est*.

72. Le rôle effectif de Lucius Verus dans la guerre fut plus positif que ce qu'en dit sa *Vita*, cf. P. LAMBRECHTS, *L'empereur Lucius Verus. Essai de réhabilitation*, dans *A.C.*, 3, 1934, p. 173-201 : il a réorganisé l'armée, veillé à la logistique, sans doute participé personnellement à certaines opérations militaires, mais a montré avant tout des capacités d'organisateur.

73. M. T. SCHMITT, *Die römische Außenpolitik des 2. Jahrhunderts n. Chr.*, Stuttgart, 1997, p. 44, parle de mépris de la part de Fronton pour la politique pacifique d'Hadrien. G. KERLER, *Die Außenpolitik in der Historia Augusta*, Bonn, 1970, p. 25, déclare aussi que Fronton, quoique avec une certaine retenue diplomatique, laisse entrevoir son désaccord avec la politique extérieure d'Hadrien.

74. 208, 9 sq. : « En effet, après l'empereur Trajan, les armées étaient presque dépourvues de discipline, le prince Hadrien étant passablement actif pour faire la tournée des armées et leur adresser la parole avec éloquence, mais cherchant à éviter le plus fort des guerres » (ce texte est l'objet de lectures diverses, nous donnons ici le texte retenu par vdH²).

Ce jugement doit être nuancé. De nombreuses sources attestent, en effet, l'attachement particulier d'Hadrien à la discipline militaire, lui qui en a même institué le culte aux armées[75]. Par exemple, Dion Cassius le montre inspectant les garnisons au cours de ses voyages, les changeant parfois de lieu pour des nécessités stratégiques, veillant à l'exercice et payant de sa personne (69, 9), et il vante la discipline que le prince a instaurée en disant que les mesures qu'il a introduites sont encore en vigueur de son temps (69, 9, 4). La *Vita Hadriani* (10, 3) crédite même l'empereur du rétablissement de la discipline militaire « qui, après César Octavien, s'était effondrée à cause de la négligence des princes, ses prédécesseurs »[76], ce qui est assurément excessif, mais témoigne d'une tradition — qu'on retrouve chez Végèce — présentant Hadrien comme un prince soucieux d'avoir à sa disposition une armée parfaitement apte à défendre l'empire.

Quant à l'abandon des provinces de Trajan, il est faux de prétendre qu'Hadrien a renoncé à la Dacie, mais il existe des bruits qui lui prêtent cette intention et qui sont peut-être dus à la malveillance des milieux bellicistes qui entouraient Trajan[77], à moins que les troubles importants causés par les Sarmates dans la région au début de son règne n'aient amené Hadrien à se poser la question du maintien de la Dacie dans l'empire, question tranchée positivement, Hadrien envoyant Marcius Turbo rétablir la situation (*Hadr.*, 6, 7) en lui confiant un commandement exceptionnel sur la Pannonie et la Dacie. L'empereur, d'ailleurs, réorganise, peut-être dès 118, cette province en Dacie Supérieure, Dacie Inférieure et Dacie Porolissensis[78]. Eutrope explique la politique étrangère d'Hadrien par des sentiments mesquins : *[...] Traiani gloriae inuidens statim prouincias tres reliquit, quas Traianus addiderat, et de Assyria, Mesopotamia, Armenia reuocauit exercitus ac finem imperii esse uoluit Euphraten. Idem de Dacia facere conatum amici deterruerunt, ne multi ciues Romani barbaris traderentur [...]*[79]. Mais l'*His-*

75. Monnaies du type EXERCITUS (Cohen, 553-588), DISCIPLINA AVGUSTA (Cohen, 540-549 ; Strack, 229, 657 sq. ; Mattingly, 602, 1484-1489). *I.L.S.*, 2487, 9133-9135 ; *Hadr.*, 10, 3 ; Dion Cassius, 69, 5, 2 ; 69, 9, 2 ; Eutrope, *Breu.*, 8, 7, 2. Aelius Aristide, *Éloge de Rome*, 70-88, vante l'armée romaine et sa discipline peu de temps après la mort d'Hadrien, ce qui doit être aussi un hommage rendu à ce prince sous son successeur. Intérêt d'Hadrien pour le domaine militaire : *Hadr.*, 14, 10 ; 11, 1 ; Arrien, *Tact.*, 44, 1-2 ; Végèce, *Epitoma*, I, 8 ; I, 27. Synthèse récente sur la politique d'Hadrien à l'égard de l'armée : G. WESCH-KLEIN, *Hadrian und der exercitus Romanus*, dans *Eos*, 82, 1994, p. 273-289 ; ID., *Eingriffe Hadrians in das Römische Heerwesen*, dans *Eos*, 83, 1995, p. 147-165 : sa carrière militaire, ses mesures concernant le droit pénal militaire, la condition des soldats, l'organisation de l'armée (recrutement, congés, hiérarchie, administration), le renforcement des frontières, le culte de la discipline et le culte impérial.

76. *labantem disciplinam incuria superiorum principum.*

77. Comme Hadrien a dû abandonner une partie des conquêtes de Trajan au Nord du Danube Inférieur, qui avaient été ajoutées à la Mésie Inférieure, et les rendre aux Roxolans (A. R. BIRLEY, *Hadrian. The restless emperor*, Londres-New York, 1997, p. 84-85), les rumeurs à propos du désir d'abandonner la Dacie peuvent en être un écho désobligeant.

78. C. C. PETOLESCU, *L'organisation de la Dacie sous Trajan et Hadrien*, dans *Dacia*, 29, 1985, p. 45-55. Hadrien a fondé trois municipes en Dacie, Napoca, Drobeta et Romula : R. ARDEVAN, *Die Hadrianischen Städtegründungen Dakiens*, dans *La politique édilitaire dans les provinces de l'empire romain IIe-IVe siècles ap. J.-C.*, R. FREI-STOLBA, H. E. HERZIG éd., Berne, 1995, p. 61-70.

79. Eutrope, *Breu.*, 8, 6, 2 : « jaloux de la gloire de Trajan, il abandonna aussitôt les trois provinces que Trajan avait ajoutées à l'empire ; il rappela ses armées de l'Assyrie, de la Mésopotamie et de l'Arménie, et voulut que l'empire s'arrêtât à l'Euphrate. Il tentait également de renoncer à la Dacie, mais ses amis l'en détournèrent, de peur qu'une foule de citoyens romains ne fût livrée aux Barbares [...]. »

toire Auguste fournit, à propos des provinces orientales, des raisons plus sérieuses : la constatation de l'impossibilité pratique de les conserver et le précédent de Caton avec la Macédoine [80]. Il convient de remarquer que Trajan avait déjà au moins momentanément et partiellement renoncé à l'Assyrie [81], et que, d'autre part, la politique d'Hadrien ne fut pas une politique d'abandon complet, mais qu'il préféra à une annexion difficilement gérable une politique d'états-clients.

En outre, le jugement de Fronton sur Hadrien dans ce passage des *Principia historiae* n'est pas dénué d'ambiguïté. Certes le maître reprend des thèmes aux adversaires de la politique extérieure d'Hadrien [82], mais il ne vise pas seulement ce prince pour le relâchement de la discipline, car il adresse ensuite le même grief à Antonin [83], et ce qu'il dit de l'éloquence militaire d'Hadrien ne saurait être négatif [84], puisque Fronton réaffirme dans sa correspondance l'importance de l'éloquence dans la conduite de l'empire, ni mis sur le même plan que la critique d'Aurélius Victor : *eloquio togaeque studiis accommodatior* [85]. Au milieu des questions militaires Fronton évoque les voyages impériaux, qui, une nouvelle fois, apparaissent comme un mode de gouvernement : *Eius itinerum monumenta uideas per plurimas Asiae atque Europae urbes sita, cum alia multa tum sepulcra ex saxo formata. Non solum in gelosas, sed etiam bis in meridionalis sedis terras profectus est saluti his prouinciis, quas trans Euphratis et Danuuii ripas sitas Traianus spe Moesiae et Asiae prouincias addere ...e.. imperio Romano adnexuerat* [86]. Il semble — à condition de ne pas donner à *meridionalis* un sens trop strictement géographique — que Fronton évoque ici les visites accomplies par l'empereur dans la zone danubienne au printemps 118 avant de faire son entrée à Rome, et par deux fois dans l'Est pour y rencontrer les souverains orientaux afin de consolider la paix en 123 et en 129 [87]. Fronton semble donc prendre en compte la diplomatie d'Hadrien [88].

80. *Hadr.*, 5, 3 : *Quare omnia trans Eufraten ac Tigrim reliquit exemplo, ut dicebat, Catonis qui Macedonas liberos pronuntiauit, quia tueri non poterant* (« Aussi Hadrien abandonna-t-il tous les territoires au-delà de l'Euphrate et du Tigre, suivant, comme il le disait, l'exemple de Caton qui déclara les Macédoniens libres, faute de pouvoir les régenter »).

81. Cf. E. CIZEK, *L'époque de Trajan*, Bucarest-Paris, 1983, p. 467. Pour J. BENNETT, *op. cit.*, p. 202 sq., Trajan avait perdu la province d'Arménie et le sort de la Mésopotamie était indécis.

82. M. A. LEVI, *Adriano Augusto*, Rome, 1994, p. 103.

83. M. L. ASTARITA, *Frontone oratore*, Catania, 1997, p. 17 sq.

84. *Contra* M. A. LEVI, *op. cit.*, p. 103.

85. Aurélius Victor, *Caes.*, 14, 1 : « plus doué pour l'éloquence et les fonctions civiles que pour la guerre. »

86. 209, 1-6 : « On peut voir les monuments de ses voyages situés dans de très nombreuses villes d'Asie et d'Europe, entre autres, des tombeaux élevés en pierre. Non seulement il partit dans des terres soumises au gel, mais même deux fois dans des terres méridionales, pour le bien des provinces que Trajan avait jointes à l'empire romain, situées au-delà de l'Euphrate et du Danube... avec l'espoir de pouvoir les ajouter aux provinces de Mésie et d'Asie. » Hauler[1] lit *posse se* (ou *si*) pour *...e... Hadr.*, 19, 2 : *In omnibus paene urbibus et aliquid aedificauit [...]* (« Dans presque toutes les villes, il éleva quelques bâtiments [...] »). Eutrope, *Breu.*, 8, 7, 2 : *orbem Romanum circumiuit : multa aedificauit* (« Il parcourut le monde romain et le couvrit d'édifices »). Selon l'*Epitome de Caesaribus*, 14, 4, il parcourut à pied toutes les provinces. Citons, pour ce qui est des tombes, son mausolée, le tombeau d'Antinoüs, celui de son cheval Borysthène et de nombreuses restaurations.

87. Sur ces déplacements : E. R. BIRLEY, *op. cit.*, p. 89-91 ; R. SYME, *Hadrian and the vassal princes*, dans *Athenaeum*, 1981, p. 274-275 ; *Hadr.*, 12, 8.

88. Peut-être même le rapprochement avec Antonin suggère-t-il qu'Hadrien, au moins, se rendait

La fin du tableau hadrianien des *Principia historiae* est encore plus énigmatique : *Exercitus in Asia se pro scutis atque gladiis salibus sub pellibus delectare : neminem umquam ducem post eiusmodi uidit*[89]. Si le texte est bien celui-là, Fronton dénonce l'absence d'entraînement de l'armée — ce qui est contredit par d'autres sources — et termine par une pointe ironique. Mais R. W. DAVIES[90] fait remarquer que les soldats vivent sous la tente seulement en campagne, ou en attendant l'achèvement d'un camp en dur, ou, enfin, et c'est le cas ici, en manœuvres, et il propose de corriger *salibus* en *salicibus*, « baguettes d'osier » : Fronton parlerait d'exercices accomplis à l'aide d'épées et de boucliers factices. Si nous suivons cette correction, il apparaît que Fronton voit un relâchement de la discipline militaire quand la politique n'est pas offensive, mais qu'il reconnaît aussi les mérites d'une attention portée aux armées dans le cadre d'une politique pacifique, la touche finale de son portrait d'Hadrien concernant l'originalité d'un prince qui veille au bon entretien de l'instrument militaire en souhaitant ne pas l'utiliser.

Le texte de la seconde édition de M. P. J. van den HOUT met en évidence que la critique du relâchement de la discipline militaire sous Antonin peut se combiner aux louanges du même prince. *Aurel(ius) Antoninus sanctus imp(erator) retinuisse se fertur a sanguine abstinendo uni omnium Romanorum principum Numae regi aequiperandus*[91]. La première édition donnait, alors qu'il venait d'être question d'Hadrien : *A rebus (pari studio pacis) sane iustis retinuisse se fertur, plane uana apstinendo*, etc.[92]. Une note marginale : *Qualis et Antoninus Pius fuit*, prise comme un commentaire, pouvait porter à croire qu'il s'agissait encore d'une présentation d'Hadrien, alors qu'en fait elle devait résumer le contenu d'un passage traitant d'Antonin. La comparaison avec Numa, dans la première lecture, mise alors au compte d'Hadrien, rejoignait l'*Histoire Auguste*, Aurélius Victor et les *Oracles Sibyllins*[93]. Hadrien a pu lui-même esquisser un rapprochement avec Numa

dans les provinces alors que son successeur réglait les problèmes depuis l'Italie : R. W. DAVIES, *Fronto, Hadrian and the Roman army*, dans *Latomus*, 27, 1968, p. 84 : Fronton se plaindrait de ce qu'Antonin, sans expérience militaire, ne visite pas ses troupes. Mais cette hypothèse est discutable car dans l'éloge d'Antonin qu'il prononça à propos de ses succès en Bretagne en 143 et dont Eumène, *Pan. Lat.*, 8 (V), 14, nous garde le souvenir, Fronton glorifiait l'empereur d'avoir mené les opérations depuis le Palatin.

89. 209, 7-8 : « L'armée d'Asie, au lieu de boucliers et d'épées, prenait plaisir à des plaisanteries sous les tentes : elle ne vit jamais plus un général de cette trempe. »

90. R. W. DAVIES, *op. cit.*, p. 77 sq. M. L. ASTARITA, *op. cit.*, suit R. W. DAVIES pour voir ici une présentation positive d'Hadrien.

91. 209, 9-11 : « Aurelius Antoninus, vénérable empereur, s'est abstenu de verser le sang, dit-on, comparable, entre tous les souverains romains, au seul roi Numa [...]. »

92. vdH[1], 196, 1-3 : « Il s'est détourné, dit-on (par un semblable amour de la paix), d'actions militaires tout à fait justifiées, en s'abstenant de toute vanité, comparable entre tous les souverains romains au seul roi Numa [...] ». Une note marginale : *quantum a stipendiis ocii datum in uenando occupatur* a été déplacée dans vdH[2], 205, 1-2 (avec *otii* à la place de *ocii*) (« tout le loisir qui lui est laissé par ses campagnes est consacré à la chasse »). Ce passage pouvait passer à l'origine pour une allusion au goût d'Hadrien pour la chasse, mais apparaît maintenant dans un tout autre contexte.

93. *Hadr.*, 2, 8 ; Aurélius Victor, *Caes.*, 14, 2-4 ; *Or. Sib.*, V, 46 sq. ; VIII, 50 sq. ; XII, 163 sq. : cf. R. ZOEPFFEL, *Hadrian und Numa*, dans *Chiron*, 8, 1978, p. 422 sq. H. BRANDT, *König Numa in der Spätantike*, dans *M.H.*, 45, 1988, p. 99, est d'accord avec R. ZOEPFFEL pour dire que c'est d'Hadrien et non d'Antonin qu'il s'agit et insiste sur la singularité de Fronton, qui utilise Numa comme exemple négatif pour critiquer une politique extérieure insuffisamment agressive.

pour servir son image après un Trajan que sa politique de conquêtes assimilait à Romulus, et il se peut que le souverain idéal qui se dégage de la *Vie de Numa* de Plutarque l'y ait incité[94]. Mais Hadrien invoquait souvent le modèle augustéen, et par conséquent honorait aussi Romulus, Auguste, le refondateur de l'*Vrbs*, apparaissant comme un second Romulus[95]. Quant à Antonin, plusieurs sources le rapprochent de Numa, en justifiant le parallèle par son caractère pacifique, son désir d'économiser les vies humaines, ainsi que par ses vertus et son sens religieux[96] : par exemple, on trouve à la fin de la *Vita Antonini* : *[...] solusque omnium prope principum prorsus sine ciuili sanguine et hostili, quantum ad se ipsum pertinet, uixit et qui rite comparetur Numae cuius felicitatem pietatemque et securitatem cerimoniasque semper obtinuit*[97].

Dans l'état actuel du texte de Fronton, c'est essentiellement le pacifisme d'Antonin qui explique la comparaison; et ce pacifisme[98] est connoté négativement puisqu'en ne prenant pas l'initiative d'une guerre contre les Parthes, Antonin aurait réduit l'armée à une inaction tout à fait dommageable. Aurélius Victor, au contraire, mais en s'en tenant à la personnalité d'Antonin sans parler de l'armée, souligne que la paix et un long *otium* n'ont nullement corrompu son caractère (*Caes.*, 15, 3). Fronton, en fait, déforme l'histoire par omission en laissant croire que la politique militaire d'Antonin fut presque inerte, alors qu'on sait qu'il a su défendre avantageusement Rome en confiant à ses légats le soin de faire respecter la paix[99] dans les provinces[100]. Et la *Vita Antonini*, 9, 10, comme Aurélius Victor (*Caes.*, 15, 5)

94. R. ZOEPFFEL, *op. cit.*, p. 404 sq.

95. Cf. J. BEAUJEU, *La religion romaine à l'apogée de l'empire, I*, Paris, 1955, p. 145, 151 : Hadrien, en instituant la fête du *Natalis Vrbis* pour assurer l'éternité de Rome, frappe en 121 des médaillons de bronze avec la louve allaitant les jumeaux, et des monnaies et médaillons à l'effigie de *Romulus conditor* en 136-137 ; cf. aussi S. F. SCHRÖDER, *Hadrian als neuer Romulus ? Zum letzten Porträt Kaiser Hadrians*, dans *MDAI(M)*, 1995, 36, p. 292-297, qui étudie une statue représentant à la fin de sa vie Hadrien en Romulus.

96. *Epitome de Caesaribus*, 15, 3 : *quamuis eum Numae contulerit aetas sua, cum orbem terrae nullo bello per annos uiginti tres auctoritate sola rexerit* (« cependant son époque le compara à Numa, parce qu'il gouverna le monde pendant vingt-trois ans sans aucune guerre, par sa seule autorité », traduction de M. FESTY, Les Belles Lettres). Eutrope, *Breu.*, 8, 8, 1 : *uir insignis et qui merito Numae Pompilio conferatur, ita ut Romulo Traianus aequetur* (« prince remarquable, et qui mérite d'être comparé à Numa Pompilius, comme on égale Trajan à Romulus »). *Vita Antonini*, 2, 2 : *in cunctis postremo laudabilis et qui merito Numae Pompilio ex bonorum sententia comparetur* (« en fin de compte, louable en tout point et justement comparé à Numa Pompilius, au jugement des hommes de bien »).

97. *Vita Antonini*, 13, 4 : « et, parmi les princes, il fut presque le seul à vivre absolument sans verser le sang ni de ses concitoyens ni des ennemis, autant que cela dépendait de lui, et à pouvoir être comparé à juste titre à Numa dont il conserva toujours le bonheur, la piété, la tranquillité et le respect des cérémonies religieuses ».

98. Sur le pacifisme d'Antonin, cf., par exemple, Aurélius Victor, *Caes.*, 15, 5 ; Eutrope, *Breu.*, 8, 8, 2 ; *Vita Antonini*, 9, 6-10.

99. *Vita Antonini*, 5, 4. Malalas, XI, p. 280, 16-19 (DINDORF), indique un déplacement d'Antonin en Égypte, où il serait venu à Alexandrie après la soumission d'une révolte juive contre le préfet Dinarchus, mais il doit y avoir confusion.

100. *Vita Antonini*, 5, 4 : Bretagne, Maurétanie, Germanie, Dacie, Achaïe, Égypte, menées des Alains. Aelius Aristide, *Éloge de Rome*, 70, fait une allusion obscure aux Gètes, aux Libyens et aux populations proches de la mer Rouge. Sur la politique étrangère d'Antonin d'après les sources littéraires et numismatiques : K. F. STROHEKER, *Die Außenpolitik des Antoninus Pius nach der* Historia Augusta, dans *B.H.A.C. 1964/1965*, éd. A. ALFÖLDI, Bonn, 1966, p. 241-256, qui remarque (p. 247) que l'*Histoire Auguste* met davantage l'accent sur la diplomatie d'Antonin et les actions militaires de

ou l'*Epitome de Caesaribus* (15, 3-4), soulignent l'*auctoritas* d'Antonin sur les peuples étrangers.

Dans les *Principia historiae* tout, en fait, est mis en œuvre pour grandir l'action de Lucius au détriment de ses prédécesseurs, dont l'éloge n'est pas exempt de critiques même pour le plus révéré des *diui*, Antonin.

Dans le *De bello Parthico*, rédigé en 162, ce sont les défaites des prédécesseurs de Marc Aurèle et de Lucius Verus qui sont soulignées, cette fois-ci en tant que précédents destinés à consoler Marc Aurèle des revers subis alors en Orient, avec le massacre de l'armée de M. Sedatius Severianus par le Parthe Chosroès et le suicide du général romain, ainsi que la défaite du gouverneur de Syrie Attidius Cornelianus, qui essayait de s'opposer à l'avancée ennemie.

Fronton signale ainsi, sans plus de précisions, un consulaire retenu prisonnier en Dacie et un autre tué par les Parthes en Mésopotamie, *Traiani proaui uestri ductu auspicioque*[101]. Dion Cassius nous apprend qu'il s'agit, dans le premier cas, de Longinus (68, 12) — en fait, Cn. Pompeius Longinus —, capturé par traîtrise, qui se suicida pour déjouer les plans de Décébale, et, dans le second, de Maximus (68, 30, 1-2), que nous avons déjà rencontré. Pour Longinus, Fronton gauchit les faits puisque l'incident se déroula avant même le départ de Trajan de Rome[102] : l'empereur ne saurait alors avoir dirigé les opérations militaires. On remarque que pour Maximus, à la différence des *Principia historiae*, on ne laisse pas entendre que Trajan se trouvait occupé à d'autres tâches : c'est que Fronton veut montrer ici que la présence du plus grand *imperator* n'a pas empêché des désastres, afin de mieux faire supporter à Marc Aurèle ceux qui ont touché son armée alors que les deux co-empereurs étaient à Rome.

L'exemple d'Hadrien suit : *Quid ? auo uestro Hadriano imperium obtinente quantum militum a Iudaeis, quantum ab Britannis caesum ?*[103]. Si la guerre juive de la fin du règne de Trajan a eu quelques prolongements sous son successeur, la situation a dû être rétablie assez tôt puisque Marcius Turbo, qui était chargé de ramener l'ordre, fut assez vite envoyé en Maurétanie pour y réprimer une insurrection[104]. C'est de la guerre juive qui éclata dans les dernières années d'Hadrien qu'il est question; elle dura de 132 à 135 et fut particulièrement dure; certains considèrent même que la légion XXII *Deiotariana* a alors été anéantie[105]. Quant aux opérations mili-

son règne que sur ce qu'Hadrien accomplit en ce domaine; mais qu'en fait, aux IV^e^ et V^e^ siècles, l'image d'Antonin fut moins positive (p. 250).

101. 220, 19-221, 1 : « sous la conduite et les auspices de votre arrière-grand-père Trajan. »

102. E. CIZEK, *op. cit.*, p. 318, n. 118.

103. 221, 1-2 : « Eh, quoi ! alors que votre grand-père exerçait le pouvoir, combien de soldats furent tués par les Juifs, combien le furent par les Bretons ? »

104. E. M. SMALLWOOD, *The Jews under Roman rule from Pompey to Diocletian*, Leiden, 1976, p. 402-403.

105. E. M. SMALLWOOD, *op. cit.*, p. 446-447. Mais L. J. F. KEPPIE, *The legionary garrison of Judaea under Hadrian*, dans *Latomus*, 32, 4, 1973, p. 863, envisage que sa disparition puisse dater des années 120, sans exclure pour autant l'époque de la guerre juive. Dion Cassius, 69, 13-14, souligne combien cette guerre fut difficile et, après avoir mentionné le bilan juif, que beaucoup de Romains aussi périrent dans les opérations (69, 14, 3). Sur cette guerre, cf. P. SCHÄFER, *Der Bar Kokhba-Aufstand*, Tübingen,

taires en Bretagne, elles sont consécutives à une révolte des Brigantes (*Hadr.*, 5, 2) au début du règne[106]. Juvénal rapproche ces troubles de ceux de Maurétanie dans sa *Satire* XIV, v. 196 : *dirue Maurorum attegias, castella Brigantum [...]*[107]. On a même longtemps pensé que la légion IX *Hispana*, cantonnée à Eburacum, a été perdue à cette époque-là, mais elle a été, en réalité, transférée en Germanie Inférieure vers 126, puis dans une autre province de l'Est[108].

On a dit[109] que les défaites d'Hadrien étaient sévèrement jugées par Fronton ; mais si on replace ces appréciations dans leur contexte — une lettre de consolation présentant les revers subis par les Romains —, la critique est bien atténuée. L'intention de Fronton est, d'ailleurs, clairement annoncée : fournir des *exempla* encourageants pour convaincre que Mars a toujours fait suivre de triomphes les défaites des Romains (220, 15-17)[110].

Le passage concernant Antonin est malheureusement extrêmement corrompu et énigmatique ; on lit : *Patre etiam uestro imperante, qui omnium principum* (221, 19) ; on a substitué ensuite ⟨*felicissimus fuit*⟩ (Niebuhr), ⟨*pacatissimus*⟩ (Haines), ⟨*bello felicissimus fuit*⟩ (Hauler)[111]. On peut supposer que dans la lacune de deux pages qui fait suite venait la mention de quelque revers militaire, d'autant plus qu'une note marginale indique : *si Marso quis patre natus uiperas, lacertas et natrices timeret, nonne degenerare uideretur*[112] ? Selon une tradition, les Marses, descendant de Circé, seraient insensibles aux morsures de serpents[113]. Les noms rattachant les trois empereurs à la même famille (*proaui uestri, auo uestro, patre [...] uestro*) prennent alors tout leur sens grâce à cette image : comme leurs parents ont su rétablir heureusement la situation après des défaites, Marc Aurèle et Lucius Verus connaîtront le triomphe en affrontant les difficultés.

1981, XVII-271 p., qui fait le point (p. 12-14) sur la légion XXII *Deiotariana* en remarquant qu'il n'est pas sûr qu'elle ait été anéantie, car un tel désastre, comme ceux de Varus sous Auguste et de Fuscus sous Domitien, aurait laissé des traces dans la littérature romaine et le texte de Fronton n'implique pas cette destruction.

106. La date n'en est pas connue avec précision. Cf. R. G. COLLINGWOOD, J. N. L. MYRES, *Roman Britain and the English Settlements*, Oxford, 1936, p. 129 ; J. CASEY, *The coinage of Alexandria and the chronology of Hadrian*, dans *Mélanges Bastien*, Wetteren, 1987, p. 67 sq.

107. « Renverse les gourbis des Maures, les fortins des Brigantes [...] », traduction de P. de LABRIOLLE et F. VILLENEUVE, Les Belles Lettres.

108. E. BIRLEY, *The fate of the ninth legion*, dans ID., *The Roman army. Papers 1929-1986*, Amsterdam, 1988, p. 316-325 (1e éd. dans *Soldier and Civilian in Roman Yorkshire*, R. M. BUTLER éd., Leicester, 1971). Pour M. MOR, *Two legions — the same fate ? The disappearance of the legions IX Hispana and XXII Deiotariana*, dans *Z.P.E.*, 62, 1986, p. 267-278, la IX *Hispana* existait encore en 141 ; quant à la XXII *Deiotariana*, peut-être a-t-elle disparu lors des troubles d'Alexandrie en 121/122.

109. Par exemple, F. DELLA CORTE, *op. cit.*, p. 194-195.

110. Cf. M. L. ASTARITA, *op. cit.*, p. 16.

111. « et même sous le règne de votre père, qui de tous les princes ⟨fut le plus favorisé par la chance / le plus pacifique / le plus heureux à la guerre⟩. »

112. 221, 19-20 : « si quelqu'un né de père marse avait peur des vipères, des lézards et des serpents d'eau, ne donnerait-il pas l'impression de dégénérer ? »

113. Pline, *N.H.*, 7, 15 ; 25, 11 ; Aulu-Gelle, *N.A.*, 16, 11, 1-2. Peut-être y a-t-il, en outre, chez Fronton, qui dit qu'il faut être sensible au choix des mots et aux modifications apportées par le changement des lettres, un subtil rapport d'intertextualité entre *Marso [...] patre [...] degenerare* et *et Marti non degenerare paterno / accipies* de Stace, *Th.*, 1, v. 464-465 : « tu apprendras [...] que je ne suis pas un rejeton dégénéré de Mars » (traduction de R. LESUEUR, Les Belles Lettres).

Donc, que ce soit dans les *Principia historiae* ou dans le *De bello Parthico*, les références impériales à la guerre ne sont nullement autonomes puisqu'elles obéissent à un projet rhétorique d'éloge ou d'encouragement des princes vivants.

Mais Fronton juge aussi les Césars du point de vue de l'éloquence et là encore, à quelques exceptions près, il tire ses exemples des prédécesseurs immédiats de ses élèves.

III. — L'éloquence des Césars

Écrivant à Lucius en 163, Fronton montre sa fierté d'avoir été le maître d'un élève qui s'est révélé aussi éloquent dans une lettre sur son action en Orient adressée au Sénat et vante aussi un discours de son autre disciple, Marc Aurèle. Il leur oppose, en une image vigoureuse, une nouvelle fois, la majorité de leurs prédécesseurs, qui, comme des enfants, ne sachant se servir de leur langue, ne pouvaient pas en dire sur leurs exploits militaires plus que des casques (*galeae*) (122, 22-123, 2).

En dehors des Antonins, seuls Jules César et, dans une moindre mesure, Auguste, ainsi que, plus loin encore, Tibère, échappent au discrédit. *Caesari quidem facultatem dicendi uideo imperatoriam fuisse*[114], ce que René MARACHE commente ainsi « c'est-à-dire que non seulement elle était digne d'un grand général, mais aussi elle avait quelque chose de dominateur par son ton et par sa préexcellence »[115]. Il ne s'agit pas tant d'éloquence militaire que de l'éloquence impériale, car il n'échappe pas à Fronton qu'avec César c'en était fini du régime républicain (123, 3). Dans une conversation que relate Aulu-Gelle (*N.A.*, XIX, 8, 4-3), Fronton prise la culture de César et son sens du vocabulaire, l'utilisant comme autorité grammaticale et le considérant comme le garant de la pureté de la langue. Dans le *De bello Parthico* César est cité en exemple non plus pour son style, mais pour l'intense activité littéraire qu'il savait déployer en plein milieu de l'*atrocissimo bello Gallico* (224, 14), car Fronton veut inciter Marc Aurèle à s'adonner, malgré les soucis de la guerre parthique, à la pratique des lettres, en lui disant qu'il n'est pas moins doué que César et qu'il ne bénéficie pas de moins de modèles dans sa famille, phrase intéressante pour la finalité de ces références impériales.

Fronton, à la différence de Tacite, qui trouve son style *profluens*[116], ne reconnaît pas à Auguste l'abondance oratoire, mais il apprécie l'élégance et la pureté de la langue latine de son temps. Aulu-Gelle (*N.A.*, XV, 7) et

114. 123, 4 : « je constate que César avait une éloquence de chef. » Si le mot *imperatoriam* est incertain, les autres lectures proposées, *imperatorum* ou *imperatorem*, vont dans le même sens.

115. R. MARACHE, *La critique littéraire de langue latine et le développement du goût archaïsant au IIe siècle de notre ère*, Rennes, 1952, p. 176. Sur le style de César, cf., par exemple, Cicéron, *Brutus*, 261-262 ; Quintilien, *I.O.*, X, 1, 114 (qui constate le même *animus* dans ses discours que dans ses combats) ; Suétone, *Iul.*, 55-56 ; Aper, au contraire, se montre critique : Tacite, *Dial.*, 21, 5-6.

116. Tacite, *Ann.*, XIII, 3, 2 : *prompta ac profluens*, éloquence « facile et abondante » (traduction de P. WUILLEUMIER, Les Belles Lettres), qui ajoute *quaeque deceret principem*, « digne d'un prince ».

Suétone (*Aug.*, 86, 1) célèbrent aussi l'élégance et la simplicité de son style. Mais si Fronton estime ces qualités chez Auguste et s'il peut s'accorder avec son souci de la clarté de l'expression[117] — en effet, lui-même préconise des *insperata atque inopinata uerba* (57, 16-17), mais c'est pour donner une plus grande justesse à l'expression de façon à ce qu'on juge ces mots irremplaçables —, il est vraisemblable qu'il ne peut souscrire au rejet de l'archaïsme par cet empereur qui, d'après Suétone (*Aug.*, 86, 1), veillait à éviter « selon sa propre expression, 'l'odeur de moisi des termes surannés' » (« *reconditorum uerborum* », *ut ipse dicit*, « *fetoribus* ») et ne ménageait pas ses railleries aux archaïsants[118].

Avec Tibère, on est déjà sur la voie du déclin : *post Augustum nonnihil reliquiarum iam et uietarum et tabescentium Tiberio illi superfuisse*[119]. On sait par Suétone que Tibère était un partisan de l'archaïsme, mais qu'il recherchait l'obscurité, ce que confirme Tacite[120]; cet hermétisme ne pouvait plaire à Fronton.

Dans son jugement sur l'éloquence impériale, Fronton semble combiner une explication par la décadence de la langue et une explication par la corruption des hommes. En effet, la réprobation qui, chez lui, frappe les empereurs qui s'échelonnent de Tibère à Vespasien porte à la fois sur leur style, leurs mœurs et leurs actes : *imperatores autem deinceps ad Vespasianum usque eiusmodi omnes, ut non minus uerborum puderet quam pigeret morum et misereret facinorum*[121]. Fronton pratique à sa manière la *damnatio memoriae*, vouant tous ces princes à l'inexistence en ne les nommant pas : c'est que pour lui ce sont des tyrans qui ne se soucient pas de *ciuilitas*, entretiennent des rapports difficiles avec le Sénat et, par conséquent, ne peuvent communiquer[122]. Il y a là un parti pris évident si on compare avec le tableau que Tacite dresse des capacités oratoires des Julio-Claudiens dans les *Annales* (XIII, 3, 2), où Caligula et Claude sont crédités de qualités en ce domaine[123]. De plus, les mœurs et la personnalité de Tibère ainsi que sa conduite envers le Sénat auraient pu lui valoir chez Fronton la même réprobation que ses successeurs julio-claudiens, n'eût été, sans doute, son goût pour l'archaïsme.

117. Suétone, *Aug.*, 86, 1.

118. H. BARDON, *Les empereurs et les Lettres latines d'Auguste à Hadrien*, Paris, 1940, p. 13 : Auguste « s'opposait aux néo-attiques qui affectaient de plus en plus l'archaïsme et devenaient peu à peu le parti des anciens ».

119. 123, 7-8 : « Après Auguste, quelques restes, désormais flétris et dépérissant, furent laissés au fameux Tibère. »

120. Suétone, *Aug.*, 86, 4 ; *Tib.*, 70, 2. Cf. aussi Tacite, *Ann.*, I, 11, 5 ; XIII, 3, 2 : *Tiberius artem quoque callebat qua uerba expenderet, tum ualidus sensibus aut consulto ambiguus* (« Tibère était en outre habile dans l'art de peser les mots, capable aussi bien de pensées vigoureuses que d'expressions à dessein ambiguës », traduction de P. WUILLEUMIER, Les Belles Lettres).

121. 123, 8-10 : « Quant aux empereurs qui suivirent, jusqu'à Vespasien, ils sont tous tels qu'on n'a pas moins de honte pour leur style que d'aversion pour leurs mœurs et de pitié pour leurs exactions. »

122. Cf. M. A. LEVI, *Adriano Augusto*, Rome, 1993, p. 101.

123. *Etiam C. Caesaris turbata mens uim dicendi non corrupit. Nec in Claudio, quotiens meditata dissereret, elegantiam requireres* (« et même chez Gaius César, le trouble de son esprit ne gâta point sa capacité à s'exprimer ; Claude non plus, chaque fois qu'il parlait après avoir préparé son discours, ne manquait pas d'élégance », traduction de P. GRIMAL). Sur l'abondance et la facilité de l'éloquence de Caligula : Suétone, *Cal.*, 53 ; sur les écrits de Claude : Suétone, *Claude*, 41.

Quant à l'éloquence de Vespasien, dont Fronton ne nous dit rien ici, mais nous laisse seulement entendre qu'elle était digne de sa fonction, Tacite et Aurélius Victor (*Caes.*, 9, 1) en parlent positivement : il tint devant ses troupes « le langage d'un soldat » (*militariter*)[124] et « il s'[...] exprimait en prince, parlant de lui-même en citoyen et de l'État en termes excellents »[125].

Si Fronton ne dit rien de Titus, il n'est pas discrédité comme les princes qui vont de Tibère à Vespasien, et son éloquence pourrait sans doute trouver grâce aux yeux du maître si le jugement de Pline l'Ancien dans la préface de son *Histoire naturelle* n'est pas trop empreint de flatterie : *Fulgurare in nullo umquam uerius dicta uis eloquentiae, tribunicia potestas facundiae*[126]. En effet c'est avec des images voisines que Fronton qualifie la véritable éloquence impériale.

Nerva, qui, en adoptant Trajan, est pourtant à l'origine de la dynastie antonine, est exclu des *parentes* de Marc et de Verus, et ailleurs dans la correspondance, Fronton ne remonte pas au-delà du *proauus* Trajan, sans doute en raison non tant de la brièveté du règne de Nerva que de l'importance accordée aux liens du sang qui unissent à des degrés divers les empereurs depuis Trajan : ce serait là un indice de la prééminence de l'idéologie des liens du sang sur celle de l'adoption. En tout cas, pour ce qui est de l'éloquence, Nerva est déconsidéré pour son incapacité à composer des discours[127], car il n'y a pas que les tyrans qui soient dépourvus de talents oratoires : *et Nerua facta sua in senatu uerbis rogaticiis commendauit*[128].

Dans un passage très fortement corrompu de la même lettre, on trouve une note marginale concernant Hadrien : *ueteris eloquentiae colorem adumbratum ostendit Hadriana or⟨atio⟩*[129]. On pourrait s'attendre à ce que Fronton admire en Hadrien un empereur féru d'archaïsme comme le présente l'*Histoire Auguste*[130], mais peut-être *adumbratum* et *ostendere* peuvent-ils inciter à penser qu'il y avait là, aux yeux de Fronton, quelque chose de laborieux. Et René MARACHE a émis l'hypothèse que Fronton n'aurait pas suivi

124. Tacite, *Hist.*, II, 80, 2, traduction de H. LE BONNIEC, Les Belles Lettres.

125. Tacite, *Hist.*, IV, 3, 4, traduction de J. HELLEGOUARC'H, Les Belles Lettres : *Ceterum ut princeps loquebatur, ciuilia de se et rei publicae egregia* (à propos d'une lettre de Vespasien).

126. Pline l'Ancien, *N.H.*, *Préf.*, 5, traduction de J. BEAUJEU, Les Belles Lettres : « Jamais pour qui que ce fût, on n'a avec plus de justesse qualifié de fulgurant le pouvoir de la parole, la 'puissance tribunicienne' de l'éloquence ».

127. 122, 21-22 : « et Nerva a fait valoir au Sénat ses actions avec des mots qu'il a demandés à autrui ». H. BARDON, *op. cit.*, p. 339-341 : Nerva a composé des vers. Si Pline le Jeune (*Ép.*, X, 8, 1) parle d'une *oratio pulcherrima* (« un très beau discours », traduction de M. DURRY, Les Belles Lettres), « la brièveté de son règne empêche de savoir si Nerva avait des dons d'orateur ou de prosateur » (p. 340).

128. Un passage corrompu des *Principia historiae* vante le style des lettres de Lucius au Sénat : *ut qui facundiam inpenso studio restaurar⟨e⟩ ⟨cuperet⟩* : 214, 12-3 : « en homme qui voulait rénover l'éloquence avec un zèle empressé » ; comme dans ce texte Fronton compare Lucius et Trajan, on pourrait s'attendre à un jugement sur l'éloquence de l'*Optimus princeps*, mais le manuscrit présente une lacune.

129. 124, 19 : « le style d'Hadrien montre une imitation de la couleur de l'antique éloquence ». Pour F. PORTALUPI, *Frontone e l'eloquenza dei Cesari*, dans *C.C.C.*, 14, 1993, p. 278, qui ne tient pas compte de ce passage, Fronton ne dit rien du style d'Hadrien parce qu'il partage le jugement de ses contemporains sur l'excellence de son éloquence.

130. *Hadr.*, 16, 5-6 : *Amauit praeterea genus uetustum dicendi [...]* (« En outre, il aimait le style de genre archaïque »).

Hadrien dans la voie de l'archaïsme, mais que c'est l'inverse qui se serait produit[131].

Fronton ne se contente pas de juger l'éloquence des Césars, il cherche aussi à défendre la rhétorique devant Marc Aurèle[132] et à définir ce que doit être le style impérial. Examinons non pas les moyens de ce style, mais la manière dont Fronton le représente.

Dans le *De eloquentia*, il dresse le tableau des tâches du souverain[133], qui toutes nécessitent des qualités oratoires (138, 3 sq.) : s'adresser au Sénat, au peuple, réformer les lois injustes, s'occuper du courrier administratif, rappeler à l'ordre les rois étrangers, réprimer les fautes des alliés avec des édits, louer les bonnes actions, ramener au calme les dissidents, inspirer la crainte aux arrogants. Qu'il s'agisse de politique intérieure ou de politique étrangère, l'empereur ne saurait se passer de l'art de la parole ; mieux, puisque toutes les activités de l'État sont concentrées en lui, c'est lui seul qui incarne l'éloquence politique.

Un prince doit savoir s'exprimer, sinon il s'attire le mépris de ses sujets[134]. Empruntant ses exemples à Homère, Fronton veut que l'empereur soit un Ulysse ou un Ménélas, mais non un Thersite (138, 11 sq.), car pour être persuasive, la parole doit être belle ; et Alain MICHEL a signalé que le maître, pour mieux convaincre Marc Aurèle, fait sans doute ici allusion à Épictète qui dans les *Entretiens* reconnaît l'importance du talent en disant qu'on n'est pas dans les mêmes dispositions à la vue de Thersite et à la vue d'Achille[135].

Dans une lettre à Vérus, Fronton affirme qu'un empereur qui n'a pas appris l'éloquence est indigne de sa fonction, car il ne peut commander que comme un histrion, par des gestes, comme un muet, par des signes, ou comme un barbare, grâce à un interprète (123, 11 sq.). Ou encore, celui qui a recours à l'éloquence d'autrui est assimilé à un aliéné atteint de délire (*phrenitis*) ou à une flûte qui a besoin du souffle d'un autre. L'art de la parole est nécessaire à l'exercice de l'autorité : *Imperium autem non potestatis tantummodo uocabulum, sed etiam orationis est. Quippe uis imperandi iubendo uetandoque exercetur*[136].

131. R. MARACHE, *op. cit.*, p. 116, pour qui, dans les discours d'Hadrien qui nous sont parvenus, « il faut une certaine subtilité aux exégètes pour retrouver trace de ce goût archaïsant ». H. BARDON, *op. cit.*, dans la *laudatio* de Matidia remarque « à peine son archaïsme, beaucoup plus sa préciosité » (p. 405), mais, pour lui, « dans le style [des discours de l'inscription de Lambèse] se décèle l'archaïste » (p. 407).

132. A. MICHEL, *Rhétorique et philosophie au second siècle ap. J.-C.*, dans *A.N.R.W.*, II, 34, 1, 1993, p. 11 sq.

133. J.-M. ANDRÉ, *La conception de l'État et de l'Empire dans la pensée gréco-romaine des deux premiers siècles de notre ère*, dans *A.N.R.W.*, II, 30, 1, 1982, p. 44, parle de définition d' « un métier de prince ».

134. C'est le sens de l'anecdote indiquée dans une note marginale (138, 22-3) : Apelle demande à Alexandre le Grand de ne pas parler peinture de peur de devenir un objet de dérision pour les enfants travaillant à l'atelier ; chaque métier a sa spécificité et requiert un savoir particulier ; celui du prince nécessite l'éloquence.

135. A. MICHEL, *Rhétorique et philosophie...*, *op. cit.*, p. 16-17.

136. 123, 16-17 : « Le mot *imperium* ne signifie pas seulement pouvoir, mais style, car la force de l'autorité s'exerce en donnant des ordres et des interdictions. »

L'éloquence doit donc être adaptée à la fonction. Si la parole impériale, à la manière d'Orphée [137], doit assurer l'harmonie entre des sujets dont les origines et les intérêts sont extrêmement divers (53, 10-54, 16), la plupart des images utilisées pour la définir évoquent plus l'énergie et l'autorité [138] que le charme. Il s'agit de retrouver l'équivalent de la pourpre des vêtements impériaux (19, 4 sq.), car l'empereur doit prendre ce manteau et non celui de laine grossière du philosophe (140, 6-8) [139], de même que si Cléanthe se contentait de l'eau d'un puits, le prince doit veiller à ce qu'on répande largement du safran au théâtre (140, 17-19). Fronton met ici en garde contre la vocation philosophique de Marc Aurèle et sans doute contre la position d'Épictète qui attaque l'éloquence épidictique [140].

Une autre image suggérant la force de l'éloquence impériale est celle de la *tuba*. Par l'art oratoire, on s'exprime vraiment, sinon [141], au lieu de faire résonner le signal (*clangere*), on ne fait que marmonner (*murmurare*) ou bredouiller (*friguttire*) (141, 11 sq.). Dans une lettre datant sans doute de 139, Fronton félicite Marc de ne pas avoir dans ses propos devant le Sénat ou le peuple utilisé de mots insolites ni de figures obscures ou inhabituelles *ut qui scias eloquentiam Caesaris tubae similem esse debere, non tibiarum, in quibus minus est soni, plus difficultatis* [142]. Il y a contradiction apparente avec le conseil de choisir des mots rares donné ailleurs par Fronton, mais elle peut être résolue par la prise en compte des circonstances : l'éloquence — et l'on retrouve la notion de πρέπον ou de *decorum* [143] — doit s'adapter au public. Selon R. MARACHE [144], l'usage du mot rare est réservé aux cercles littéraires, les discours devant être, pour leur part, plus directement accessibles. La *tuba* renvoie au sublime et symbolise la puissance du discours [145]. Pour Adriano PENNACINI, c'est aussi un instrument militaire qui sert à transmettre des ordres, et par conséquent envoie des signes clairement identifiables [146]. L'empereur doit donc parler de manière univoque de façon à bien faire comprendre sa volonté; les *tibiae* représenteraient, au contraire, une éloquence peut-être techniquement plus difficile, en tout

137. Cf. F. PORTALUPI, *Sull'interpretazione del mito di Orfeo in Frontone*, dans *R.C.C.M.*, 27, 1985, p. 125-134 : Fronton compare Marc Aurèle à Orphée (53, 10 sq.), en affirmant que les qualités personnelles de Marc et son éloquence le rendent supérieur à celui-ci comme facteur d'harmonie; d'ailleurs, des monnaies d'Alexandrie représentant Orphée sont contemporaines d'Antonin, Marc Aurèle et Lucius Verus.

138. A. PENNACINI, *Eloquenza dell'imperatore e prosa dei dotti nella dottrina di Frontone*, dans *Retorica e classi sociali*, M. A. CORTELAZZO éd., Padoue, 1983, p. 31-38 : la parole impériale est une parole d'autorité, il ne s'agit pas là d'éloquence délibérative.

139. Cf. *Vita Marci*, 2, 6.

140. Épictète, *Entretiens*, III, 23, 35; cf. A. MICHEL, *op. cit.*, p. 17 sq.

141. Fronton exprime cette idée dans le *De eloquentia* en attaquant la philosophie et ses sophismes si loin de la réalité.

142. 35, 21-3 : « en homme qui sais que l'éloquence de César doit être semblable à la trompette et non à la flûte, dont le son est moindre, mais la difficulté plus grande. »

143. Cf., par exemple, Cicéron, *Or.*, 70; 82; Quintilien, *I.O.*, X, 2, 22; XI, 1, 42.

144. R. MARACHE, *op. cit.*, p. 147-148.

145. La *tuba* sert à désigner le grand style chez Fronton, ainsi à propos de Caton, Salluste et Cicéron : 146, 11.

146. Cf. Végèce, *Epitoma rei militaris*, 3, 5, cité par A. PENNACINI, *op. cit.*, p. 32.

cas demandant à l'auditoire des capacités de décodage plus grandes, même si la théorie des *insperata atque inopinata uerba* (57, 16-17) n'est pas recherche de l'obscurité, mais d'une formule qui soit parfaitement adéquate à la réalité. La flûte, même, à la différence de la trompette qui communique rationnellement des informations, servirait à exprimer des états psychiques qui ne se réduisent pas à la raison et appartiennent au domaine du « pathétique »; et ces deux instruments symboliseraient deux types d'éloquence radicalement différents que Fronton préconiserait en fonction des circonstances, mais en refusant à l'empereur l'*eloquentia tibiarum similis*. Nous pensons plutôt, en nous appuyant sur Paolo SOVERINI [147], que Fronton ne vise pas avec les *tibiae* à soutenir, fût-ce ponctuellement, une esthétique de l'obscurité, qui serait contraire à son aspiration à *significare*; l'éloquence doit se garder de l'artifice et de la confusion. La *tuba* désigne la puissance et l'efficacité du style sublime, qu'il y ait ou non recherche du vocabulaire, car le maître applique dans d'autres passages cette image aussi bien à des auteurs qui, comme Caton et Salluste, se préoccupent du mot rare qu'à d'autres, comme Gracchus ou Cicéron, qui ne s'y intéressent guère (56, 18 sq.; 148, 11).

Selon une autre image, l'empereur, quand il est bon orateur, s'adresse aux hommes d'un endroit plus haut que la distance qui sépare les rostres du forum et du *comitium*, d'une distance comparable à celle qu'il y a entre les antennes des navires et la carène (89, 15 sq.). On ne saurait mieux dire qu'au prince appartient le style élevé. Fronton fait une utilisation rhétorique — en en tirant une image — du thème, présent, entre autres, dans la philosophie stoïcienne, de l'empereur représentant de Jupiter sur terre. De même que la foudre a été donnée au seul *imperatori summo Ioui* pour qu'il protège du mépris son pouvoir grâce au fracas du tonnerre (122, 4 sq.), de même c'est l'éloquence qui permet à l'empereur de gouverner en suscitant crainte, amour, zèle, courage, en éliminant l'impudence et les vices, en enseignant, charmant, consolant (122, 11 sq.), ce qui laisse entendre qu'elle a des modalités diverses et qu'elle n'est pas uniquement contraignante.

Ainsi les empereurs défunts qui apparaissent dans la correspondance de Fronton, à quelques exceptions près, sont les trois prédécesseurs immédiats des destinataires, ce qui renforce le caractère privé de ces lettres, qui nous font entrer dans l'intimité de la famille des Antonins. Les ancêtres proches, dans la tradition des *gentes* romaines, donnent une leçon aux vivants, à qui ils sont offerts comme *exempla*. Inutile d'y chercher un tableau de l'empire ou un portrait en règle des empereurs, on ne trouve que des notations partielles, en fonction du sujet des lettres. C'est ainsi que les Césars sont présentés comme modèles à suivre pour Marc Aurèle afin qu'il trouve un équilibre en sachant se ménager un *otium*; ou bien on rappelle leurs précédents pour aider à surmonter une période de crise et si, dans ce cas, on met l'accent sur des revers militaires, ce n'est pas pour les critiquer, mais,

147. P. SOVERINI, *Aspetti e problemi delle teorie retoriche frontoniane*, dans *A.N.R.W.*, II, 34, 2, 1994, p. 925 sq.

dans le cadre d'une lettre de consolation, pour souligner que les malheurs sont suivis de retournements de situation. C'est dans la lettre encomiastique que les *diui*, pour les besoins de la *synkrisis*, mais dans la tradition du genre, sont le moins bien traités, encore que Fronton ne soit pas sans égards pour eux, Antonin et Trajan surtout; mais le portrait d'Hadrien n'est pas aussi négatif qu'on l'a cru. Les Césars assument ici une double fonction de référents : ils sont à la fois points de comparaison dans la rhétorique de l'éloge[148] ou de la consolation, et point de départ de réflexions ponctuelles sur l'art de gouverner. D'autre part, ce que le maître dit de l'éloquence des empereurs relève à la fois du jugement littéraire porté sur des individus et d'une conception du pouvoir comme indissociable de l'*ars dicendi*. Pour Fronton, le véritable *imperator* du genre humain est l'éloquence (122, 11-12); elle rend plus noble que tous les triomphes (122, 16-19). Ce qui assure la grandeur des empereurs, ce ne sont pas les armes, car d'autres peuvent leur ravir la force militaire, mais c'est l'éloquence, qui est inaliénable (121, 3 sq.). Fronton exprime sa joie non tant devant les succès militaires remportés par Verus en Orient que devant la lettre qu'il a adressée au Sénat pour informer l'assemblée (118, 3 sq.). C'est que cette lettre, où il est nommé, est le triomphe du maître, qui utilise pour exprimer sa gloire une métaphore militaire : *[...] eloquentiae uir⟨tus⟩, ausim dicere, meo ductu, Caesar, meoque auspicio parta est*[149]. Pour Fronton, les mots sont sur un plan supérieur aux choses. Le complexe sallustéen du lettré devant l'homme d'action exprimé au début du *Catilina* (3, 1-2) semble évanoui. Et si, dans les écrits du rhéteur, les empereurs du passé doivent présenter à ses élèves une image qui les aide dans leur vie présente ou les valorise, Verus dans cette lettre au Sénat tend à Fronton un miroir qui renvoie au maître un reflet flatteur.

148. Nous empruntons, bien sûr, cette expression au titre du bel ouvrage de L. PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, 1993.

149. 118, 22-119, 1 : « la valeur de ton éloquence, oserais-je le dire, César, est née sous ma conduite et mes auspices. » Fronton utilise ailleurs l'image militaire pour désigner l'éloquence : après avoir indiqué que si Verus a pris Dausara, Nicéphorium et Artaxata grâce à ses troupes, il ajoute que c'est l'éloquence — l'armée des mots (*eloquentiae copis; loquentem exercitum*) — qui lui a permis de vaincre les réticences de son frère à prendre le titre d'*Armeniacus* (131, 13 sq.).